HAL open science

Convention (traduction)

Henri Galinon, Cédric Paternotte

To cite this version:

Henri Galinon, Cédric Paternotte. Convention (traduction). 2021. hal-04013781

HAL Id: hal-04013781

https://hal.science/hal-04013781v1

Preprint submitted on 3 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Convention
David Lewis

Remerciements
J'ai une dette plaisante envers Willard van Orman Quine pour ses encouragements et son aide tout au long de mon effort pour réhabiliter l'analycité. Je suis reconnaissant envers mes amis pour leurs commentaires sur les premières et dernières versions. Je remercie particulièrement George Boolos, Charles Chastain, David Kaplan, Ewart Lewis, Stephanie Lewis, Barbara Partee Stephen Schiffer, Michael Slote, J. Howard Sobel et les étudiants de mon séminaire de philosophie du langage à l'université de Californie, Los Angeles, de l'automne 1967. Des remerciements chaleureux d'un genre différent sont dus à *C'est si bon Pâtisserie*, où la plus grande partie de ce livre a été écrite, pour l'hospitalité et le bon café. Je remercie David Schwayder de m'avoir autorisé à citer de longs passages de son livre *The Stratification of Behavior*.

D. K. L.
Los Angeles
Juin 1968.

Introduction

C'est le métier des philosophes d'interroger les lieux communs que d'autres acceptent sans y penser à deux fois. Un métier dangereux, puisque les philosophes sont plus facilement discrédités que les lieux communs, mais un métier utile. Car lorsqu'un bon conteste un lieu commun, il se révèle généralement que le lieu commun était essentiellement correct ; mais le philosophe a remarqué un problème que quelqu'un qui n'y aurait réfléchi à deux fois n'aurait pas vu. Et le philosophe a rendu un service à ceux qui adhèrent au lieu commun : il les y a fait réfléchir à deux fois.

C'est un lieu commun que le langage est réglé par convention. Les mots peuvent être utilisés pour signifier à peu près tout ; et nous qui les utilisons les avons fait signifier ce qu'ils signifient parce que de quelque manière, graduelle et informelle, nous en sommes venus à nous entendre sur le fait que c'est avec cette signification que nous les emploierions. Nous pourrions parfaitement utiliser ces mots autrement ou utiliser des mots différents, comme le font les hommes dans les pays étrangers. Nous pourrions changer nos conventions si nous le voulions.

Ne dire que cela n'est pas dire beaucoup. Ce n'est pas faire le portrait du langage à l'image d'un calcul, précis et rigide. Ce n'est pas soutenir le discours « correct » contre le langage courant, ou vice-versa. Ce n'est pas dire que tous les langages auxquels nous pouvons penser sont également bons, ou que toutes les caractéristiques d'un langage utile pourraient aussi bien avoir été différentes. Ce n'est pas dire que les vérités nécessaires sont créées par convention : seulement que les vérités nécessaires, comme les vérités géologiques, sont conventionnellement formulées dans ces mots plutôt que dans d'autres. Ce n'est pas exalter les pouvoirs de la convention comme certains philosophes conventionnalistes le font, mais seulement insister qu'elle est là. Le lieu commun qu'il y a des conventions de langage n'est le dogme d'aucune école de philosophie, mais commande l'assentiment immédiat de toute personne réfléchie - à moins qu'il ne soit philosophe.

Car ce simple lieu commun a été contesté. W.V. Quine l'a remis en question en 1936 et l'a plus tard répudié tout à fait[1]. Morton White s'est joint à l'attaque[2], et ensemble ils ont persuadé certains de partager leurs doutes, et en ont réduit bien d'autres au silence. Quine et White soutiennent que les supposées conventions de langage ne peuvent pas ressembler beaucoup aux cas centraux et bien compris de conventions. Les conventions sont des accords - mais nous sommes-nous jamais accordés les uns les autres à suivre des règles stipulées pour notre usage du langage ? Non, nous ne l'avons pas fait. Si nos ancêtres l'ont fait, comment cela pourrait-il nous concerner, nous qui l'avons oublié ? Dans tous les cas, les conventions de langage ne peuvent pas avoir été engendrées par un accord, puisque de telles conventions aurait été nécessaires pour fournir le langage rudimentaire dans lequel fut fait le premier accord. Nous ne pouvons même pas dire ce que sont nos conventions, sinon par une longue série d'essais et d'erreurs. Les connaissions-nous mieux lorsque nous les avons adoptées pour la première fois ? Nous n'avons pas de concept de convention qui permette que le langage soit conventionnel ; nous sommes enclins à juger conventionnels certains traits du langage, mais nous ne pouvons dire pourquoi. Nous pouvons nous laisser aller à cette inclination - Quine

---

[1] « Vérité par convention » traduit en français dans *Les voies du paradoxe et autres essais*, Vrin, 2011 ; « Deux dogmes de l'empirisme » traduit en français dans *Du point de vue logique*, Vrin, 2008 ; « Carnap et la vérité logique » traduit en français dans *Les voies du paradoxe et autres essais*, Vrin, 2011 ; *Le mot et la chose*, Flammarion, 1999 [1977].

[2] « The Analytic and the Synthetic: an Untenable Dualism » *John Dewey: Philosopher of Science and Freedom*, ed. Sydney Hookn NY, 1950, pp. 316-330 ; *Toward Reunion in Philosophy*, Cambridge MA, Harvard university Press, 1956.

lui-même le fait[3] - mais nous n'en comprenons pas mieux le langage pour autant. Conclusion : les conventions de langage sont un mythe. La sobre vérité est que notre usage du langage se conforme à des régularités - et c'est tout.

Nous pourrions protester, en désespoir de cause, qu'il doit y avoir *quelque chose* dans notre notion de conventions de langage, même si nous ne pouvons dire quoi. Lorsque nous sommes confrontés à la notion nous *parvenons* tous à en comprendre l'idée, et nous faisons à peu près tous de même lorsque nous distinguons les traits du langage que nous appelons conventionnels des autres. Donc nous devons signifier quelque chose. La conventionnalité doit au moins être ceci, nous ne savons quoi, qui évoque une réponse distincte en tous ceux qui ont reçu une éducation comme la nôtre.

Mais combien il serait mieux de savoir de quoi nous parlons : d'avoir une analyse de la convention dans toute sa généralité, y compris des conventions tacites qui ne sont pas créées par un accord. Ce livre est ma tentative d'analyse. J'espère que c'est une analyse de notre concept commun, établi, de convention, de sorte que vous reconnaîtrez qu'elle explique ce que vous deviez avoir à l'esprit lorsque vous disiez que le langage – comme tant d'autres activités – est gouverné par des conventions. Mais ce n'est peut-être pas le cas, car nous ne partageons peut-être pas tous de concept général clair de convention. Du moins, pour autant que j'ai moi-même eu un concept de convention avant d'y réfléchir à deux fois, c'est lui ou son héritier légitime. Et ce que j'appelle convention est un phénomène important quel qu'en soit le nom. Le langage n'est qu'une des nombreuses activités gouvernées par des conventions que nous n'avons pas créées par un accord et que nous ne pouvons pas décrire.

Ma théorie de la convention a sa source dans la théorie des jeux de coordination pure – une branche négligée de la théorie générale des jeux de von Neumann et Morgenstern, très différente par sa méthode et son contenu de leur théorie plus connue des jeux de pur conflit. Les jeux de coordination ont été étudié par Thomas C. Schelling[4], et c'est lui qui m'a fourni le matériel de ma réponse à Quine et White.

Pourtant, au bout du compte, la théorie des jeux n'est qu'un échafaudage. Je peux reformuler mon analyse des conventions sans elle. Le résultat est une théorie qui suit les grandes lignes de celle de Hume dans sa discussion de l'origine de la justice et de la propriété. La convention se révèle être

> un sens général de l'intérêt commun, sens que les membres de la société s'expriment les uns aux autres, et qui les conduit à régler leur comportement selon certaines règles. J'observe qu'il sera de mon intérêt de laisser autrui en possession de ses biens, *pourvu* qu'il agisse de même avec moi. Il a conscience d'avoir un intérêt semblable à régler sa conduite. Quand ce sens commun de l'intérêt est mutuellement formulé et qu'il est connu des deux, il produit une résolution et un comportement qui lui correspondent. Et cela, on peut l'appeler avec assez d'à propos une convention ou un accord entre nous, bien que fasse défaut la médiation d'une promesse, puisque les actions de chacun d'entre nous font référence à celle de l'autre et sont accomplies en supposant que de l'autre côté, on doit aussi accomplir quelque chose.[5]

---

[3] A la fin de « Carnap et la vérité logique » où il dit : « les connaissances héritées de nos pères forment un tissus … gris pâle , noires de faits et blanches de conventions » (*in* Quine, *Les voies du paradoxe*, Vrin, traduction sous la direction de S. Bozon et S. Plaud).

[4] *The strategy of conflict* (Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1960)

[5] Hume, *Traité de la nature humaine*, III, II, II (GF Flammarion, traduction de Ph. Saltel).

I | Coordination et Convention

1. Exemples de problèmes de coordination

On utilise le langage dans un ensemble de situations qui ont un caractère commun évident : des situations que j'appellerai des *problèmes de coordination*. J'en reporte la définition après que nous aurons vu quelques exemples. Je commence par des situations qui peuvent se produire entre deux personnes – appelons-les « vous » et « moi ».

(1) Supposons que vous et moi voulions nous rencontrer. Nous nous rencontrerons si, et seulement si, nous nous rendons au même endroit. Il nous importe peu à l'un et à l'autre où (dans certaines limites) il se rend s'il y rencontre l'autre ; et il importe peu à l'un et à l'autre où il se rend s'il ne parvient pas à y rencontrer l'autre. Nous devons choisir où nous rendre. Le meilleur endroit où me rendre est l'endroit auquel vous vous rendrez, donc j'essaie de me figurer où vous vous rendrez pour y aller moi-même. Vous faites de même. Chacun choisit selon ce qu'il anticipe être le choix de l'autre. Si l'un réussit, l'autre aussi ; le résultat est celui que nous désirions tous les deux.

(2) Supposons que vous et moi parlions au téléphone et que nous soyons coupés de façon soudaine au bout de trois minutes. Nous souhaitons tous deux restaurer la connexion immédiatement, ce qui arrivera si, et seulement si, l'un de nous rappelle l'autre tandis que l'autre attend. Peu nous importe à l'un et à l'autre d'être celui qui rappelle ou celui qui attend. Nous devons chacun choisir de rappeler ou non, chacun selon ce qu'il anticipe être le choix de l'autre, en sorte de rappeler si, et seulement si, l'autre attend.

(3) Un exemple du *Traité de la Nature humaine* de Hume : supposons que vous et moi menions ensemble un bateau à la rame. Si nous ramons en rythme, le bateau file sans heurt ; sinon il avance de façon lente et erratique, nous gaspillons nos efforts, et nous risquons de heurter des obstacles. Nous choisissons à chaque instant de ramer plus vite ou plus lentement ; le rythme auquel nous ramons importe peu à chacun d'entre nous pourvu que nous ramions en rythme. Donc chacun ajuste constamment sa vitesse sur celle qu'il anticipe être la vitesse que l'autre souhaite maintenir.

Passons à présent à des situations impliquant plus de deux personnes.

(4) Supposons que nous soyons plusieurs à rouler sur une même route sinueuse à double sens. Peu importe à chacun qu'il roule sur la voie de gauche ou sur la voie de droite, pourvu que les autres fassent de même. Mais si certains roulent sur la voie de gauche et d'autres sur la voie de droite, tout le monde court le risque d'un accident. Donc chacun doit choisir de rouler sur la voie de gauche ou de droite selon ce qu'il anticipe que feront les autres : rouler sur la voie de gauche si c'est ce que font tous les autres, ou la plupart d'entre eux, rouler sur la voie de droite si c'est ce que font tous les autres ou la plupart d'entre eux (et rouler où il lui plaît si les autres font l'un ou l'autre à peu près dans les mêmes proportions).

(5) Supposons que nous soyons des campeurs partis à la recherche de bois pour faire du feu. La direction que chacun prend lui importe peu, mais si deux personnes prennent la même direction il est probable qu'elles couvriront la même zone si bien que celle qui passera après une autre n'y trouvera pas de bois. Chacune doit choisir une direction selon ce qu'elle anticipe que feront les autres : une direction différente de toutes celles prises par les autres.

(6) Supposons que plusieurs d'entre nous aient été invités à une soirée. La tenue vestimentaire de chacun lui importe peu. Cependant il serait embarrassé si les autres étaient habillés de façon semblable et lui de façon différente, car il sait que quelqu'un qui y serait enclin pourrait alors donner de cette différence des explications jetant sur lui une forme de discrédit. Chacun doit donc s'habiller selon ses anticipations de ce

que les autres porteront : en smoking s'il anticipe que les autres porteront des smokings, en costume de clown si les autres porteront des costumes de clowns (et comme il lui plaît s'il anticipe que les autres s'habilleront de façons variées).

(7) Supposons que nous soyons des oligopoleurs satisfaits. Quand le prix de la matière première varie, nous devons fixer de nouveaux prix. Il n'est à l'avantage de personne de fixer ses prix plus haut que les autres ne fixent les leurs, car celui qui le fait tend à perdre ses parts de marché. Il n'est pas plus à l'avantage de quiconque de fixer ses prix plus bas que les autres, car s'il le fait il menace ses concurrents et s'expose à leur riposte. Chacun doit donc fixer ses prix dans la plage de prix dans laquelle il anticipe que les autres fixeront les leurs.

(8) Un exemple issu du *Discours sur l'inégalité* de Rousseau : supposons que nous soyons dans la nature sans nourriture. Séparément chacun peut chasser le lapin et manger chichement. Ensemble nous pouvons chasser le cerf et bien manger. Mais si l'un de nous déserte la chasse aux cerfs pour chasser un lapin, le cerf s'échappera ; donc les autres ne mangeront pas à moins qu'ils ne désertent aussi. Chacun doit choisir de rester chasser le cerf ou de déserter selon ses anticipations de ce que les autres feront, restant si et seulement si personne ne désertera.

(9) Supposons qu'il soit dans notre intérêt commun qu'un bien rare, disons un pâturage, soit divisé d'une façon ou d'une autre afin que chacun puisse compter sur la jouissance exclusive d'une parcelle. (Supposons que personne ne pense jamais qu'il soit de son intérêt de se servir de la parcelle d'un autre. La lutte, le mal fait à son voisin, le mauvais exemple, la perte générale de confiance semblent invariablement trop cher payés pour le gain obtenu.) Peu importe à chacun qui utilise quelle parcelle, tant que les gens n'essaient jamais d'utiliser la même parcelle et qu'aucune parcelle n'est jamais perdue. Chacun doit choisir sa parcelle selon ce qu'il anticipe que seront les parcelles utilisées par les autres et la parcelle qu'ils lui laisseront.

(10) Supposons que nous soyons des commerçants. Peu importe à chacun quels produits il prend en échange de biens (en dehors de ce qu'il peut lui-même utiliser). Mais s'il prend quelque chose que les autres refusent il est coincé avec quelque chose d'inutile, et s'il refuse ce que les autres prennent il incommode inutilement ses clients et lui-même. Chacun doit choisir ce qu'il doit prendre en fonction de ses anticipations de ce qu'il pourra placer – c'est-à-dire de ce que les autres prendront : or ou argent s'il peut placer de l'or et de l'argent, des billets américains s'il peut placer des billets américains, des pennies canadiens s'il peut placer des pennies canadiens, des perles s'il peut placer des perles, des chèvres s'il peut placer des chèvres, tout ce qui se présente s'il peut placer tout ce qui se présente, rien s'il ne peut rien placer.

(11) Supposons qu'avec de l'entraînement nous puissions adopter n'importe quel langage parmi un large éventail. Il importe comparativement peu à quiconque (sur le long terme) quel langage il adopte, tant que lui et ceux qui sont autour de lui adoptent le même langage et peuvent communiquer facilement. Chacun doit choisir le langage qu'il adopte selon ce qu'il anticipe être le langage de ses voisins : l'anglais parmi les locuteurs de l'anglais, le gallois parmi les locuteurs du gallois, l'esperanto parmi les locuteurs de l'esperanto, et ainsi de suite.

2. Analyse des problèmes de coordination.

A partir de ces exemples, voyons comment décrire la caractéristique commune des problèmes de coordination.

Deux agents ou plus doivent chacun choisir une action parmi plusieurs actions alternatives. Les agents sont souvent face aux mêmes alternatives d'actions, mais pas nécessairement. Les

résultats que les agents veulent produire ou éviter sont déterminés conjointement par les actions de tous les agents. Donc le résultat d'une action quelconque choisie par un agent dépend des actions des autres agents. C'est pourquoi – comme nous l'avons vu dans chacun des exemples – chacun doit choisir quoi faire selon ce qu'il anticipe que les autres feront.

Certaines combinaisons de choix d'action des agents sont des *équilibres* : des combinaisons dans lesquelles les agents ont fait aussi bien que possible étant donné les actions des autres agents. Dans les combinaisons en équilibre, aucun agent n'aurait pu produire un résultat qui fût plus à son goût en agissant différemment, à moins que les actions des autres aient été différentes. Personne ne regrette son choix lorsqu'il apprend ce que les autres ont choisi. Personne n'a perdu faute d'avoir su à l'avance.

Ce n'est pas dire qu'une combinaison en équilibre doive produire un résultat qui est le meilleur pour tous les agents ou ne serait-ce que pour l'un des agents (quoique s'il existe une combinaison qui est la meilleure pour tout le monde, cette combinaison doive être un équilibre). Dans un équilibre, il est tout à fait possible que certains des agents ou que tous eussent été mieux lotis si certains ou tous avaient agi différemment. Ce qui n'est pas possible est qu'un agent quelconque eût été mieux loti si lui seul avait agi différemment tandis que les autres avaient agi exactement comme ils l'ont fait.

Nous pouvons illustrer les équilibres en traçant les *matrices de gains* pour les problèmes de coordination entre deux agents. Appelons ces agents *Ligne* et *Colonne*. Nous représentons les actions alternatives parmi lesquelles Ligne peut choisir par des lignes portant des inscriptions correspondantes dans la matrice, et celles de Colonne par des colonnes. Les carrés représentent alors les combinaisons d'actions des agents et leurs résultats attendus. Dans les carrés sont inscrits les deux gains, des nombres qui mesurent d'une manière ou d'une autre la désirabilité du résultat attendu par Ligne et Colonne.[6] Les gains de Ligne sont inscrits dans le coin inférieur gauche, ceux de Colonne dans le coin supérieur droit.

Ainsi la matrice de la Figure 1 pourrait représenter une version simple de l'exemple (1), où L1, L2, et L3 sont les actions de Ligne de se rendre dans les lieux P1, P2 et P3 respectivement, et C1, C2 et C3 sont les actions de Colonne de se rendre dans les lieux P1, P2, P3 respectivement.

	C1	C2	C3
L1	1 Rencontre 1	0 0	0 0
L2	0 0	1 Rencontre 1	0 0
L3	0 0	0 0	1 Rencontre 1

Figure 1

[6] Je n'aurai pas besoin ici d'une conception très élaborée de la nature de ces mesures numériques de désirabilité. Si un fondement est exigé, il peut être fourni par la théorie de la décision telle qu'elle est développée, par exemple, par Richard Jeffrey dans *The Logic of Decision* (New York, McGraw-Hill, 1965). Je prends pour acquis que la théorie de la décision s'applique de façon approximative aux agents rationnels ordinaires avec des préférences imparfaitement cohérentes ; il n'est pas nécessaire que nos gains soient davantage que des indicateurs assez grossiers de l'intensité des préférences.

Les équilibres sont les combinaisons dans lesquelles Ligne et Colonne se rendent dans le même lieu et s'y rencontrent : <L1, C1>, <L2, C2> et <L3, C3>. Par exemple, <L2, C2> est un équilibre par définition parce que Ligne le préfère à <L1, C2> ou <L3, C2>, et Colonne le préfère à <L2, C1> et à <L2, C3>. Tous deux sont indifférents entre les trois équilibres.
Mais supposons que nous changions notre exemple de sorte que Ligne et Colonne se soucient d'où ils vont, quoique pas autant que de leur rencontre. La nouvelle matrice de gains pourrait être celle de la Figure 2. Les équilibres restent les mêmes : <L1, C1>, <L2, C2> et <L3, C3>.

	C1	C2	C3
L1	1,5 Rencontre 1,5	0,2 0,5	0 0,5
L2	0,5 0,2	1,2 Rencontre 1,2	0 0,2
L3	0,5 0	0,2 0	1 Rencontre 1

Figure 2

Mais Ligne et Colonne ne sont plus indifférents entre les équilibres. <L1, C1> est le meilleur résultat possible pour les deux ; <L3, C3> est le pire équilibre pour les deux, quoique tous deux le préfèrent aux résultats hors équilibre. Ou si la matrice des gains était comme représentée dans la Figure 3, alors <L1, C1> serait le meilleur résultat de Ligne et le pire résultat d'équilibre de Colonne ; <L3, C3> serait le meilleur résultat de Colonne et le pire résultat d'équilibre de Ligne. Aucun résultat ne serait le meilleur pour tous les deux.

	C1	C2	C3
L1	1 Rencontre 1,5	0,2 0,5	0,5 0,5
L2	0 0,2	1,2 Rencontre 1,2	0,5 0,2
L3	0 0	0,2 0	1,5 Rencontre 1

Figure 3

Il semble qu'il y ait une différence entre les combinaisons en équilibre dans lesquelles tous les agents font la même action et les combinaisons en équilibre dans lesquelles les agents font des actions différentes. Cette différence est néanmoins spécieuse. Nous disons que les agents font la même action s'ils font des actions du même genre, des actions particulières tombant sous une description commune. Mais les actions peuvent être décrites de plusieurs façons, sans

qu'aucune ne puisse de façon convaincante revendiquer de primauté. Pour *toute* combinaison d'actions, et *a fortiori* pour toute combinaison d'actions en équilibre, il existe *au moins une façon* de décrire les options des agents de telle sorte que ce soient exactement les deux options qui se trouvant dans une combinaison donnée qui tombent sous une description commune. Toute combinaison, en équilibre ou pas, est une combinaison d'actions d'*un* certain même genre (un genre qui exclut toutes les actions alternatives des agents). Que l'on puisse l'appeler une combinaison dans laquelle tous les agents font la même action dépend seulement du caractère naturel de cette classification.

Considérons l'exemple (2). Si nous avons à l'esprit ces descriptions d'actions,

L1 ou C1 : rappeler
L2 ou C2 : ne pas rappeler

nous traçons la matrice de gains de la Figure 4 et nous pensons à ce cas comme à un cas dans lequel les équilibres <L1, C2> et <L2, C1> sont des combinaisons dans lesquelles les agents font des actions différentes.

	C1	C2
L1	0 0	1 1
L2	1 1	0 0

Figure 4

Mais si l'on a à l'esprit ces descriptions d'actions,

L1' ou C1' : rappeler si et seulement si l'on est celui qui a appelé initialement
L2' ou C2' : rappeler si et seulement si l'on n'est pas celui qui a appelé initialement

On trace la matrice de gains de la figure 5 et nous pensons à ce cas comme à un cas dans

	C1'	C2'
L1'	1 1	0 0
L2'	0 0	1 1

Figure 5

lequel les équilibres <L1',C1'> et <L2', C2'> sont des combinaisons dans lesquelles les agents font les mêmes actions. Mais en vertu de quoi la première paire de descriptions

d'actions est-elle plus naturelle que la seconde ? Et qu'est-ce que cela change si c'est bien le cas ?

On peut dire que les problèmes de coordination sont des situations dans lesquelles plusieurs agents essaient d'atteindre une uniformité d'action en faisant chacun ce que les autres feront. Mais cette façon de parler est dangereuse, car elle n'est vraie d'un problème de coordination que sous une description convenable des actions, et parfois les descriptions qui la rendraient vraies nous frapperaient comme forcées – ainsi, par exemple, dans les exemples (2), (5), (9) et peut-être (4). Ce qui est important à propos des combinaisons uniformes qui nous intéressent n'est pas qu'elles sont – sous une certaine description – uniformes, mais que ce sont des équilibres.

Ce n'est pas dire, bien entendu, que les problèmes de coordination se distinguent par la présence d'équilibres. En effet le cœur de la théorie mathématique des jeux est précisément la théorie des combinaisons en équilibre (connues aussi sous le nom de *points-selles* ou de *solution*s) dans des situations du genre opposé : pur conflit d'intérêts entre deux agents, comme dans la Figure 6.

	C1	C2	C3
L1	0 0	-0,5 0,5	-0,5 0,5
L2	0,5 -0,5	1 -1	-1 1
L3	0,5 -0,5	-1 1	1 -1

Figure 6

En général, le conflit pur peut être représenté par une matrice de gains dans laquelle les gains des agents (éventuellement après une normalisation linéaire convenable) ont une somme égale à zéro dans chaque carré.[7] C'est-à-dire que les pertes d'un agent sont les gains de l'autre, et vice versa. Pourtant il y a des équilibres en conflit pur. Dans notre exemple, <L1, C1> est un équilibre : Ligne le préfère à <L2, C1> ou <L3, C1>, et Colonne le préfère à <L1, C1> ou à <L1, C3>.

Schelling défend une « réorientation de la théorie des jeux » dans laquelle les jeux – les problèmes de décision interdépendante – occupent un spectre dont les extrémités opposées sont les jeux de conflit pur d'un côté et les jeux de coordination pure de l'autre.[8] *Les jeux de conflits purs*, dans lesquels les intérêts des agents sont parfaitement opposés, peuvent être définis comme nous venons de le voir. *Les jeux de coordination pure*, dans lesquels les intérêts des agents coïncident parfaitement, sont des jeux dans lesquels les gains des agents (peut-être après une normalisation linéaire convenable) sont égaux dans tous les carrés. Les

[7] Il est inutile de changer la définition pour que la somme soit une constante autre que zéro. En permettant la normalisation, la généralité est déjà complète. Sans normalisation, nous n'attendrions pas la généralité complète en permettant simplement des sommes constantes différentes de zéro. Et en permettant la normalisation linéaire, nous rendons clair la raison pour laquelle – en dépit des apparences – nos définitions ne dépendent pas de problématiques comparaisons interpersonnelles de désidérabilités.

[8] *Strategy of Conflict*, pp. 83-118, 291-303.

autres jeux sont des mélanges dans des proportions variables de conflit~~s~~ et de coordination, d'opposition et de coïncidence des intérêts.

Mes problèmes de coordination tels que (1)-(11) sont parmi les situations qui se trouvent à l'extrémité ou près de l'extrémité de la pure coordination dans le spectre de Schelling. Je ne veux pas exiger la coïncidence parfaite des intérêts. Par exemple, j'ai permis une coïncidence imparfaite des intérêts dans ces versions de l'exemple (1) dans lesquelles Ligne et Colonne se soucient quelque peu de l'endroit où ils se rendent, quoique bien moins que de leur rencontre. Nous nous souvenons des matrices de gains des Figures 2 et 3 (pp. ? et ?). Dans plusieurs carrés, les biens ne sont pas tout à fait égaux. Aucune normalisation linéaire de ces matrices ne peut rendre ces gains égaux dans tous les carrés à la fois.

Je veux toutefois limiter mon attention aux situations dans lesquelles prédomine la coïncidence des intérêts : c'est-à-dire, dans lesquelles les différences entre les gains des agents à l'intérieur de quelque carré que ce soit (peut-être après une normalisation linéaire convenable) sont petites comparées à certaines différences de gains entre différents carrés. Ainsi en est-il dans les matrices des Figures 2 et 3 ; la plus grande différence à l'intérieur d'un carré est 0,5, tandis que la plus grande différence des gains entre différents carrés est 1,5.

On se souvient qu'un équilibre est une combinaison dans laquelle nul n'eût été mieux loti en agissant seul autrement. Définissons un équilibre de coordination comme une combinaison dans laquelle personne n'eût été mieux loti si *n'importe quel* agent avait agi autrement, qu'il s'agisse de lui-même ou de quelqu'un d'autre. Les équilibres de coordination sont des équilibres, par définition. Les équilibres dans les jeux de coordination pure sont toujours des équilibres de coordination, puisque les intérêts des agents coïncident parfaitement. Tout jeux de pure coordination a au moins un équilibre de coordination, puisqu'il a au moins un résultat qui est le meilleur pour tous. Mais les équilibres de coordination ne sont nullement cantonnés aux jeux de pure coordination. Ils sont communs dans les situations comportant un mélange d'opposition et de coïncidence des intérêts. Ils peuvent apparaître même dans des jeux de pur~~s~~ conflit~~s~~ : <L1, C1> dans la Figure 7 est un équilibre de coordination.

	C1	C2
L1	0 0	0 0
L2	0 0	-1 1

Figure 7

La plupart des problèmes de coordination que nous avons passés en revue ne sont pas des jeux de coordination pure ; mais tous ont des équilibres de coordination. Nous avons remarqué que les versions du problème du rendez-vous vues dans les Figures 2 et 3 ne sont pas des jeux de pure coordination ; mais leurs équilibres - <L1, C1>, <L2, C2> et <L3, C3> dans les deux versions - sont des équilibres de coordination.

Ce n'est pas dire que tous les équilibres d'un problème de coordination doivent être des équilibres de coordination. Prenons encore une autre version de l'exemple (1). Supposons qu'il y ait un quatrième lieu, P4. Ligne et Colonne aiment tous les deux se rendre seuls en P4, mais un rendez-vous en P4 gâcherait leur joie d'aller en P4 et P4 n'aurait que peu d'intérêt comme lieu de rencontre. Nous avons alors la matrice de la Figure 8, avec les équilibres de coordination habituels <L1, C1>, <L2, C2> <L3, C3> et un nouvel équilibre qui *n*'est *pas* un équilibre de coordination <L4, C4>. C'est un équilibre parce que Ligne le préfère à <L1, C4>,

<L2, C4> ou <L3, C4>, et Colonne le préfère à <L4, C1>, <L4, C2> ou <L4, C3>. Ce n'est pas un équilibre de coordination parce que toutes ces préférences ne sont pas partagées par Ligne et Colonne – aucune ne l'est en fait. Cette version de (1), pourtant, ne paraît pas significativement différente des autres. La situation présente toujours ce caractère distinctif que j'ai introduit par mes onze exemples. Tolérons donc les équilibres qui ne sont pas des équilibres de coordination dans les problèmes de coordination.

	C1	C2	C3	C4
L1	1 Rencontre 1	0 0	0 0	0,5 0
L2	0 0	1 Rencontre 1	0 0	0,5 0
L3	0 0	0 0	1 Rencontre 1	0,5 0
L4	0 0,5	0 0,5	0 0,5	0,2 Rencontre 0,2

Figure 8

Tous mes exemples de problèmes de coordination ont deux équilibres de coordination distincts ou davantage. Cette multiplicité est importante pour le caractère distinctif des problèmes de coordination et doit être inclus dans leur définition. S'il n'y a pas de conflit d'intérêt considérable, atteindre un équilibre de coordination qui est unique est plus ou moins trivial. Il sera atteint si la nature de la situation est suffisamment claire pour que chacun fasse le meilleur choix étant donné ses anticipations, que chacun anticipe que tous les autres feront le meilleur choix étant donné leurs anticipations, et ainsi de suite. Ces conditions ne garantissent pas la coordination s'il existe de multiples équilibres de coordination, comme nous allons le voir.

	C1	C2
L1	-8 -8	-10 -1
L2	-1 -10	-2 -2

Figure 9

De nombreuses situations avec un unique équilibre de coordination sont encore plus triviales (et méritent d'autant plus d'être exclues). Par exemple toute situation dans laquelle les agents ont des choix [*strictement*] *dominants* – des actions qu'ils préfèrent quoi que les autres fassent – ne peut comporter qu'un seul équilibre (et *a fortiori* un seul équilibre de coordination), à

savoir la combinaison des choix dominants. Une combinaison de choix dominants est forcément un équilibre ; mais il peut ne pas être un équilibre de coordination, comme dans le célèbre Dilemme du Prisonnier, représenté Figure 9, où L1 et C1 (les traîtres aveux de l'histoire habituelle) sont dominants et leur combinaison <L1, C1> est un équilibre sans coordination.

Nous pourrions conjecturer qu'il y a dominance dans *tout* jeu de coordination pure avec un unique équilibre : que tous les agents, ou du moins certains, ont des choix dominants, ou au moins dominés. (Un choix (*strictement*) *dominé* est un choix tel que, quelle que soit la façon dont les autres choisissent, vous auriez pu faire un autre choix qui eût de toute façon été meilleur. Si un choix est dominant, un autre doit être dominé ; mais la réciproque n'est pas vraie, puisque *celui* parmi ces autres choix qui eût été meilleur pour vous peut dépendre de la façon dont les autres choisissent). Il y a une bonne part de vérité dans cette conjecture : dans tout jeu de coordination pure fini et à deux joueurs comportant un unique équilibre, au moins une action de l'un des agents est dominée. Démonstration :

Soit P(<Lj, Ck>) le gain de la combinaison <Lj, Ck>, égal pour Ligne et Colonne. [Pour l'éditeur, noter que les signes < > encadrant les actions doivent être typographiquement différents des signes de supériorité et infériorité numérique]

Prenons un jeu du type spécifié avec *m* lignes et *n* colonnes. Supposons sans perte de généralité que ces lignes et ces colonnes sont arrangées de tel façon que pour toute combinaison <Li, Ci> sur la diagonale et toute combinaison <Lj, Ck> telle que j ≥ i et k ≥ i, P(<Lj, Ck>) ≤ P(<Li, Ci>). En particulier, <L1, C1> doit être l'unique équilibre, et P(<L1, C1>) doit dépasser tous les autres gains du jeu.

Si <L1, C1> est l'unique combinaison diagonale qui est un maximum-ligne ou un maximum-colonne, alors Lm (si m ≥ n) ou Cn (si n ≥ m) doit être dominé.

Sinon soit <La, Ca>, a ≠ 1, la combinaison diagonale la plus à droite qui est soit un maximum-ligne soit un maximum-colonne. Ce ne peut être les deux puisque ce n'est pas un équilibre. Supposons sans perte de généralité que c'est un maximum-ligne.

A moins que La ne soit strictement dominé, il y a un maximum-colonne sur La ; soit <La, Cb> le plus à droite. <La, Cb> n'est pas un maximum-ligne puisque ce n'est pas un équilibre, donc P(<La, Ca>) > P(<La, Cb>).

A moins que Cb ne soit strictement dominé, il y a un maximum-ligne sur Cb ; soit <La', Cb> le plus bas. Puisque <La, Cb> est un maximum-colonne P(<La, Cb>) ≥ P(<La', Cb>), donc P(<La, Ca>) > P(<La', Cb>).

A moins que La' ne soit strictement dominé, il y a un maximum-colonne sur La' ; soit <La', Cb'> le plus à droite ; P(<La, Ca>) > P(<La', Cb'>).

A moins que Cb' ne soit strictement dominé, il y a un maximum-ligne sur Cb' ; soit <La'', Cb'> le plus bas ; P(<La, Cb>) ≥ P(<La'', Cb'>).

A moins que La'' ne soit strictement dominé, il y a un maximum-colonne sur La'' ; soit <La'', Cb''> le plus à droite ; P(<La, Ca>) > P(<La'', Cb''>). Et ainsi de suite.

If <Lj, Ci> est un maximum colonne et P(<Ra ; Ca>) > P(<Lj, Ci>), alors <Lj, Ci> est au-dessus de la diagonale. Car sinon j≥i, donc P(<Lj, Ci>) ≤ P(<Li, Ci>). Et puisque <Li, Cj> un maximum-colonne, , P(<Lj, Ci>)= P(<Li, Ci>). Donc <Li, Ci> est aussi un maximum-colonne, et il est à droite de <La, Ca> puisque P(<La, Ca>)> P(<Li, Ci>). Mais ceci contredit notre choix de <La, Ca>.

En particulier : <La, Cb>, <La', Cb'>, <La'', Ca''>, etc. sont au-dessus de la diagonale.

Par un argument parallèle, si si <Lj, Ci> est un maximum-ligne and P(<La, Ca>) > P(<Li, Cj>), alors <Lj, Ci> est sous la diagonale. En particulier : <La', Cb>, <La'', Cb'> etc. sont sous la diagonale.

Par conséquent, la suite de combinaisons que nous étions en train de construire va et vient à travers la diagonale, comme sur la Figure 10, de sorte que a<a'<a''… et

b<b’<b’’.. Comme le jeu est fini, ces suites ont un terme, ce qui ne peut arriver que si l’un des choix Ra, Cb, Ra’, Cb’, Ra’’ ; Cb’’ etc. est strictement dominé.

L’élimination d’une action dominée dans un jeu de coordination pure fini à deux joueurs avec un unique équilibre mène à un nouveau jeu qui est lui-même un jeu de coordination pure fini à deux joueurs avec un unique équilibre. Donc l’élimination peut être itérée. Par éliminations successives des actions dominées, le jeu est transformé en une situation qui est triviale de façon patente parce que Ligne et Colonne n’ont chacun qu’une action disponible. Le résultat est déterminé par le fait que tout le monde ignore les actions dominées, que tout le monde anticipe que tous les autres ignorent les actions dominées, etc.

Le résultat prouvé à l’instant ne peut malheureusement être renforcé dans aucune des directions que l’on pourrait espérer. Il ne peut être étendu aux jeux infinis à deux joueurs ; la Figure 11 est un contre-exemple. Il ne peut pas être étendu aux jeux finis à trois joueurs ; la Figure 12 est un contre-exemple. (Appelons les choix du troisième agents les *niveaux* N1 et N2 ; écrivons ses gains au centre des carrés.) Il ne peut pas être renforcé pour le cas fini à deux personnes ; la figure 13 est un exemple sans action dominante et seulement une action dominée (et cette action est dominée seulement par l’union de toutes les alternatives). Par conséquent on ne peut pas dire que la dominance soit responsable de tous les cas d’équilibre unique dans les jeux de coordination pure.

Pour exclure les cas triviaux, un problème de coordination doit avoir plus d’un équilibre de coordination. Mais cette exigence n’est pas tout à fait assez forte. La Figure 14 montre deux matrices dans lesquelles, bien sûr, il y a de multiples équilibres de coordination (deux à gauche,

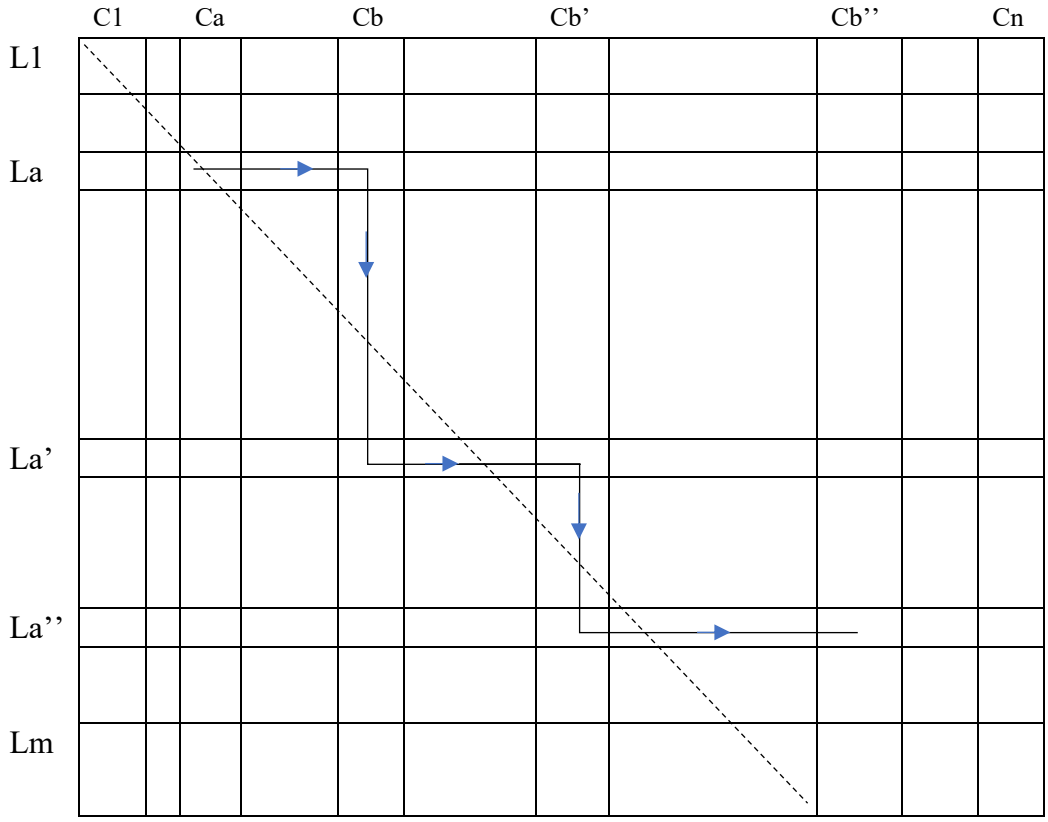

Figure 10

quatre à droite). Néanmoins les agents n’ont toujours pas besoin de fonder leur choix sur ce qu’ils anticipent que l’autre fera. Ils n’ont pas besoin d’essayer d’atteindre le même équilibre – pas besoin de coordination – puisque s’ils essaient d’atteindre des équilibres

différents, ils atteindront de toute façon un équilibre. Ces cas témoignent d'un autre genre de trivialité, du genre de la trivialité des cas d'équilibres uniques.

	C1	C2	C3	C4	C5	…
L1	64 64	0 0	0 0	0 0	0 0	
L2	32 32	16 16	0 0	0 0	0 0	
L3	0 0	8 8	4 4		0 0	
L4	0 0	0 0	2 2	1 1	0 0	
L5	0 0	0 0	0 0	0,5 0,5	0,25 0, 25	
. . .						

Figure 11

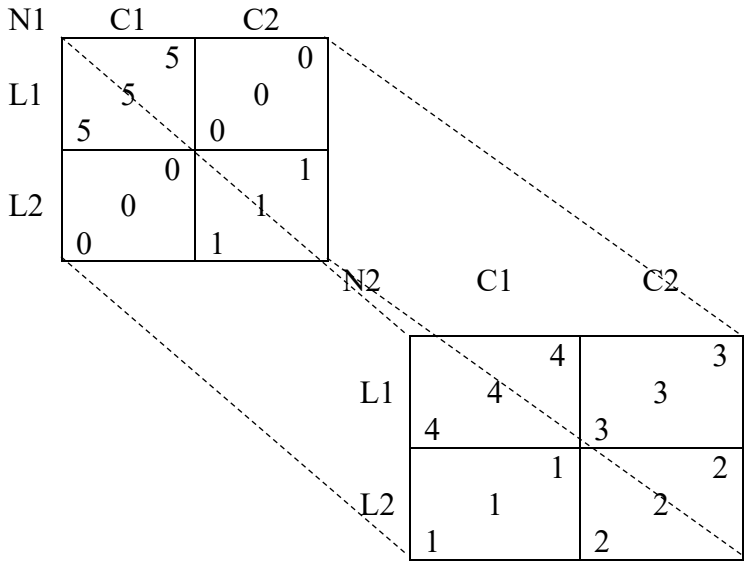

Figure 12

	C1	C2	C3
L1	16 16	0 0	0 0
L2	8 8	4 4	0 0
L3	0 0	2 2	1 1

Figure 13

	C1	C2
L1	1 1	1 1
L2	0 0	0 0

	C1	C2	C3
L1	1 1	1 1	0,2 0
L2	1 1	1 1	0,5 0,2
L3	0 0,5	0 0	0 0

Figure 14

Une combinaison est un équilibre si chaque agent l'aime *au moins autant* que n'importe quelle autre combinaison qu'il aurait pu atteindre étant donné le choix des autres. Disons qu'un équilibre est *propre* si chaque agent l'aime *davantage* que n'importe quelle autre combinaison qu'il aurait pu atteindre étant donné les choix des autres. Dans une matrice à deux personnes par exemple, Ligne préfère un équilibre propre à toutes les combinaisons dans la colonne de cet équilibre, et Colonne le préfère à toutes les combinaisons situées sur la même ligne que cet équilibre. Dans les matrices de la Figure 14, il y a de multiples équilibres de coordination, mais ils sont tous impropres.

Il n'est pas nécessaire de stipuler que tous les équilibres d'un problème de coordination doivent être propres ; la matrice de la Figure 15 doit semble-t-il être tenue pour fondamentalement similaire à nos exemples clairs de problèmes de coordination, en dépit du caractère impropre de l'équilibre <L3, C3>. Les deux équilibres propres de coordination - <L1, C1> et <L2, C2> - sont suffisants pour que le problème reste non trivial. Je stipule plutôt qu'un problème de coordination doit contenir au moins deux équilibres propres de coordination.

	C1	C2	C3
L1	2 2	0 0	0 0
L2	0 0	2 2	0 0
L3	0 0	1 1	1 1

Figure 15

	C1	C2	C3
L1	1 1	1 1	0 0
L2	0 0	1 1	1 1
L3	0 0	1 1	1 1

	C1	C2	C3	C4
L1	1 1	1 1	0 0	0 0
L2	1 1	1 1	0 0	0 0
L3	0 0	0 0	1 1	1 1
L4	0 0	0 0	1 1	1 1

Figure 16

Ceci n'est qu'une des restrictions – la plus forte – parmi d'autres restrictions défendables. Nous pourrions lui préférer une restriction plus faible qui n'écarterait pas les matrices du type de celles de la Figure 16. Mais une restriction satisfaisante serait compliquée et entraînerait ultérieurement trop d'amendements. Et les situations comme celles de la Figure 16 peuvent être retenues même avec la restriction forte que nous avons adoptée. Soit L2' la disjonction de L2 et L3, et C2' la disjonction de C2 et C3 dans la matrice de gauche. Alors la même situation peut être représentée par la nouvelle matrice de la Figure 17, qui a deux équilibres de coordination propres. La matrice de droite peut être consolidée de la même façon. Mais les matrices comme celles de la Figure 18, qui sont écartées par la restriction forte, et doivent l'être, ne peuvent pas être sauvées par une consolidation de ce genre.

	C1	C2
L1	1 1	0 0
L2	0 0	1 1

Figure 17

Pour résumer : les problèmes de coordination – les situations qui ressemblent à mes onze exemples sous les aspects importants sous lesquels ces exemples se ressemblent[9] - sont des situations de décisions interdépendantes impliquant deux agents ou davantage, dans lesquelles la coïncidence des intérêts prédomine, et dans lesquelles il y a deux équilibres propres de coordination ou davantage. Nous pouvons également dire – quoique de façon moins informative qu'on pourrait le penser – que ce sont des situations dans lesquelles, relativement à *quelque* classement des actions, les agents ont un intérêt commun à tous faire la même action parmi plusieurs actions alternatives.

3. Résoudre les problèmes de coordination.

Les agents confrontés à un problème de coordination peuvent ou non réussir à agir chacun de façon à atteindre l'un des équilibres de coordination possibles. Ils peuvent réussir par chance, bien que certains d'entre eux aient choisi sans égard pour les anticipations des autres (peut-être parce qu'ils ne pouvaient pas deviner ce que les autres allaient faire, peut-être parce que les chances de coordination leur ont paru assez faibles pour être négligées). Mais ils ont plus de chance de réussir – s'ils réussissent – par l'entremise d'un système d'anticipations mutuelles convenablement concordantes. Ainsi dans l'exemple (1) je peux me rendre en un certain lieu parce que j'anticipe que vous vous y rendrez, tandis que vous y allez parce que vous anticipez que je ferai de même ; dans l'exemple (2), je peux rappeler parce que j'anticipe que vous ne le ferez pas, tandis que vous ne le faites pas parce que vous anticipez que je le ferai ; dans l'exemple (4) chacun de nous peut rouler sur la voie de droite parce qu'il anticipe que les autres le feront ; et ainsi de suite. En général, chacun peut faire sa part d'un équilibre de coordination possible parce qu'il anticipe que les autres feront la leur, atteignant ainsi cet équilibre.

Si un agent était tout à fait confiant dans son anticipation que les autres feront leur part d'un certain équilibre propre de coordination, il aurait une raison décisive de faire sa propre part. Mais si – comme dans tous les cas réels – sa confiance n'est pas complète, il doit mettre en balance sa préférence pour faire sa part si les autres font la leur et ses préférences pour agir autrement s'ils ne le font pas. Il a une raison décisive de faire sa part s'il est *suffisamment* confiant dans ses anticipations que les autres feront la leur. Le degré de confiance suffisant dépend de tous ses gains et parfois des probabilités comparées qu'il assigne aux différentes *façons* dont les autres pourraient ne pas faire leur part au cas où tous ne la feraient pas. Par exemple, dans le problème de coordination de la Figure 19 [manquante], Ligne devrait faire

[9] Voir Michael Slote, « The Theory of Important Criteria", *Journal of Philosophy* 63 (1966), pp. 211-224. Slote montre que nous introduisons communément une classe au moyen d'exemples et tenons pour définitionnels d'une telle classe ces traits distinctifs de nos exemples qui semblent importants pour en comprendre le caractère. Je considère que c'est ce que je fais ici et ailleurs.

sa part de l'équilibre de coordination <L1, C1> en choisissant L1 s'il a une confiance supérieure à 0,5 dans le fait que Colonne fera sa part en choisissant C1. Mais dans les problèmes de coordination de la Figure 20 [manquantes] , Ligne ne doit choisir L1 que s'il a une confiance supérieure à 0,9 dans le fait que Colonne choisira C1. S'il a, disons, une confiance de 0,8 dans le fait que Colonne choisira C1, il ferait mieux de choisir L2, sacrifiant sa chance de réaliser l'équilibre en <L1, C1> pour se couvrir contre la possibilité que son anticipation soit erronée. Et dans le problème de coordination de la Figure 21 [manquante], Ligne pourrait être sûr que si Colonne manque de faire sa part de <L1, C1>, du moins choisira-t-il C2 et non C3 ; s'il en est ainsi Ligne doit choisir L1 s'il a une confiance supérieure à 0,5 que Colonne choisira C1. Ou bien Ligne pourrait penser que si Colonne manque de choisir L1, il est tout aussi probable qu'il choisisse C3 que C2 ; si tel est le cas, Ligne doit choisir L1 seulement s'il a une confiance supérieure à 0,9 que Colonne choisira C1. Ou bien Ligne pourrait être sûr que si Colonne ne choisit pas C1, alors il choisira C3 à la place ; si c'est le cas, le confiance minimale suffisante de Ligne est d'environ 0,95. La force des anticipations concordantes nécessaires pour produire la coordination en un certain équilibre est une mesure de la difficulté d'atteindre cet équilibre puisque, de quelque manière que les anticipations concordantes soient produites, des anticipations plus faibles seront produites plus facilement que de plus fortes. (Nous pouvons imaginer des cas dans lesquels la confiance mutuelle requise pour atteindre un équilibre est si grande qu'y parvenir est impossible. Imaginons qu'un millionnaire offre de distribuer sa fortune équitablement entre mille personnes si chacun lui envoie 10$; si quelqu'un, même un seul, ne le fait pas, le millionnaire conservera tout ce qui lui a été envoyé. Je considère que, quoi que fassent les mille personnes pour accroître leur confiance mutuelle, c'est une certitude pratique que le millionnaire n'aura pas à payer. Donc si je suis au nombre des mille, je conserverai mes 10$.)
Nous pouvons parvenir à nous coordonner en agissant chacun en fonction des anticipations concordantes que nous avons formées touchant les actions des autres. Et l'on peut acquérir ces anticipations, ou corriger ou corroborer n'importe quelle anticipation que nous avons déjà, en nous mettant à la place de nos compagnons du mieux que nous pouvons. Si je sais ce que vous croyez à propos d'un état de fait qui détermine les effets probables de vos options d'action, et si je sais quelles sont vos préférences parmi les différents résultats et que je sais que vous possédez un minimum de rationalité pratique, alors je peux reproduire votre raisonnement pratique pour comprendre ce qu'il est probable que vous fassiez, de sorte que je puisse agir de façon appropriée.
Dans le cas d'un problème de coordination, ou de tout autre problème de décision interdépendante, un des états de fait qui entrent dans la détermination des effets probables de vos options d'actions est ma propre action. Pour me figurer ce que vous ferez en reproduisant votre raisonnement pratique, il faut que je me figure que *vous* anticipez que *je* ferai.
Je sais que, exactement de la même façon que j'essaie de me figurer ce que vous ferez en reproduisant votre raisonnement, vous pouvez aussi être en train d'essayer de vous figurer ce que je vais faire en reproduisant mon raisonnement. Ceci, comme n'importe quoi d'autre que pouvez faire pour vous figurer ce que je vais faire, fait aussi partie de votre raisonnement. Donc pour reproduire votre raisonnement, il se peut que j'aie à reproduire votre tentative de reproduire mon raisonnement.
Ce n'est pas terminé. Je peux raisonnablement anticiper que *vous* réaliserez que, à moins que je ne sache déjà ce que vous anticipez que je ferai, je pourrais avoir à essayer de reproduire votre tentative de reproduire mon raisonnement. Donc je peux anticiper que vous essaierez de reproduire ma tentative de reproduire votre tentative de reproduire mon raisonnement. Donc mon propre raisonnement pourrait avoir à inclure une tentative de reproduire votre tentative de reproduire ma tentative de reproduire votre tentative de reproduire mon raisonnement. Et ainsi de suite.

Avant que les choses ne deviennent trop compliquées, il est utile d'introduire le concept d'*anticipations d'ordre supérieur,* défini récursivement de la façon suivante :

Une anticipation de premier ordre à propos de quelque chose est une anticipation ordinaire à propos de cette chose.

Une anticipation d'ordre (n+1) à propos de quelque chose ($n \geq 1$) est une anticipation ordinaire à propos de l'anticipation d'ordre n de quelqu'un d'autre à propos de cette chose.

Si par exemple j'anticipe que vous anticipez que l'orage va éclater, alors j'ai une anticipation de deuxième ordre que l'orage va éclater.
A chaque fois que je reproduis une partie de votre raisonnement pratique, mes anticipations de deuxième ordre à propos des questions de faits, conjointement à mes anticipations de premier ordre touchant vos préférences et votre rationalité, justifient que je forme des anticipations de premier ordre concernant votre action. Dans le cas de problèmes de décisions interdépendantes – par exemple des problèmes de coordination - certaines des anticipations de deuxième ordre requises doivent concerner mes propres actions.
Considérons notre premier exemple de problème de coordination : une situation dans laquelle vous et moi souhaitons nous rencontrer en nous rendant au même endroit. Supposons qu'après avoir délibéré je décide de me rendre en un certain lieu. Le raisonnement pratique fondamental qui me conduit à ce choix est représenté dans la Figure 22 (Dans tous les diagrammes de ce genre les flèches grasses représentent des implications ; les flèches fines représentent des connexions causales entre les états mentaux ou les actions d'un agent rationnel).

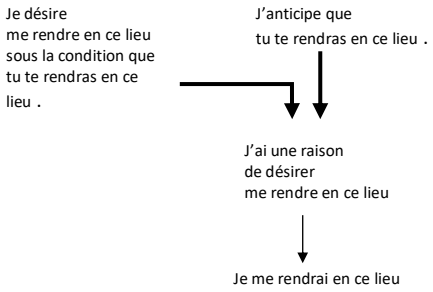

Figure 22

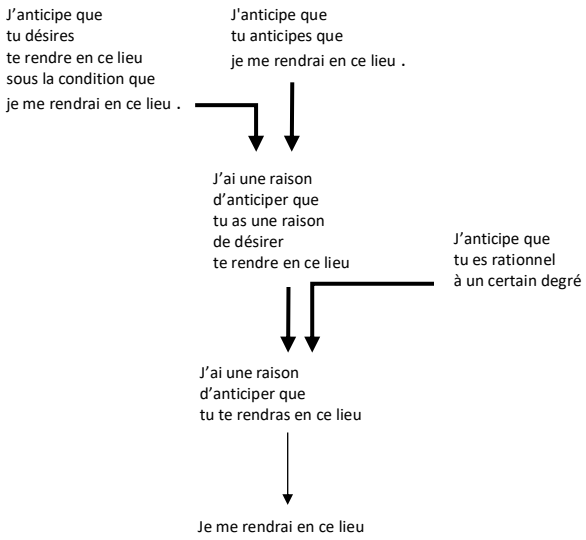

Figure 23

Et si ma prémisse de ce raisonnement – mon anticipation que vous vous rendrez en ce lieu – a été obtenue en reproduisant votre raisonnement, ma reproduction est présentée dans la Figure 23. Et si ma prémisse dans ce raisonnement – mon anticipation de ce que vous vous attendiez à ce que je me rende en ce lieu – a été obtenue en reproduisant votre reproduction de mon raisonnement, ma reproduction de votre reproduction et présentée Figure 24. Et ainsi de suite.

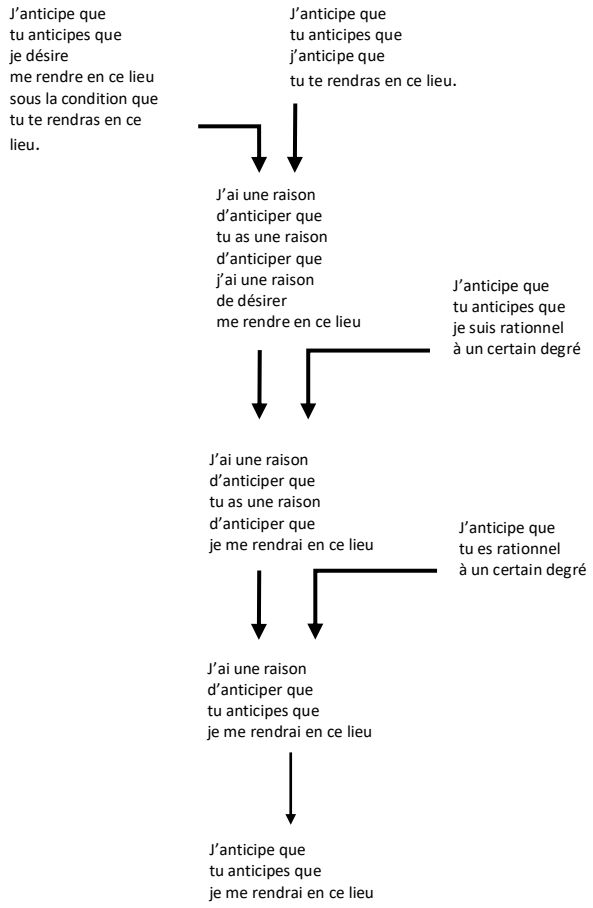

Figure 24

L'ensemble de mon raisonnement (simplifié en ne tenant pas compte des prémisses de rationalité) peut être représenté comme sur la Figure 25 quel que soit le nombre fini d'étapes qu'il me faille pour utiliser une anticipation d'ordre supérieur quelconque à ma disposition touchant vos actions et vos préférences conditionnelles. Les reproductions sont enchâssées jusqu'à une profondeur finie : mon raisonnement (borne extérieure) contient une reproduction des vôtres (borne suivante), qui contient une reproduction de votre reproduction du mien (borne suivante), et ainsi de suite.

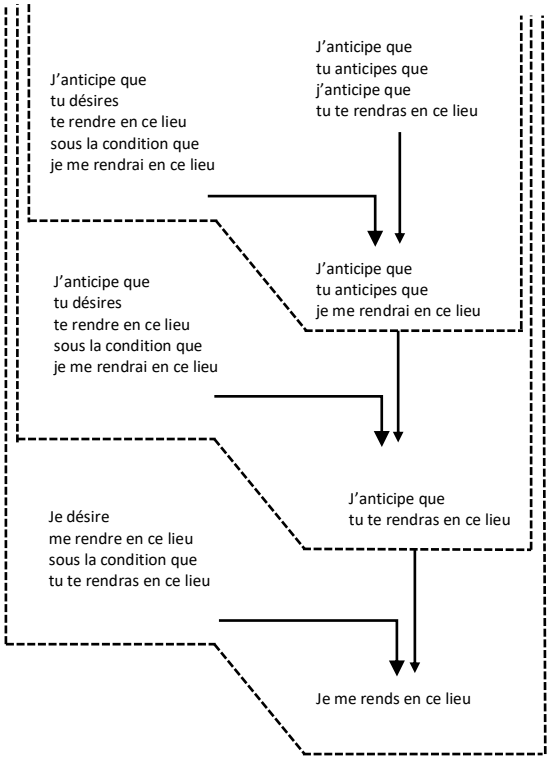

Figure 25

Donc si je me trouve avoir de quelque manière une anticipation supérieure d'ordre *n* à propos de l'action dans ce problème de coordination à deux personnes, je peux progresser à travers les reproductions enchâssées vers des anticipations d'ordre de plus en plus petit concernant l'action. Pourvu que j'aille assez loin, et pourvu que toutes les anticipations d'ordre supérieure requises à propos des préférences et de la rationalité soient disponibles, j'en arriverai finalement à une anticipation de premier ordre à propos de votre action – ce dont j'ai besoin pour savoir comment je dois agir.

Il est clair qu'un processus de reproduction similaire est possible dans les problèmes de coordination entre plus de deux agents. En général, mes anticipations d'ordre supérieur à propos de quelque chose sont mes anticipations à propos des anticipations de x_1 à propos des anticipations de x_2 … à propos de cette chose. (La suite x_1, x_2, … peut se répéter, mais x_1 ne peut pas être moi et personne ne peut avoir deux occurrences successives immédiates). Donc lorsque *m* agents sont impliqués, je peux avoir $(m - 1)^n$ anticipations d'ordre supérieures différentes à propos de n'importe quoi, qui correspondent aux $(m - 1)^n$ différentes suites admissibles de longueur *n*. La reproduction en général est ramifiée : elle est construite par étapes dans lesquelles $m - 1$ de mes anticipations variées d'ordre $(n+1)$ à propos de l'action, plus des prémisses auxiliaires, donnent l'une de mes anticipations d'ordre *n* à propos de l'action. J'ai supprimé les ramifications en posant $m=2$, mais le cas général est le même sur le principe.

Remarquons que la reproduction n'est pas une interaction de va-et-vient entre des gens. Il s'agit d'un processus dans lequel *une* personne tire les conséquences de ses croyances à propos du monde – un monde qu'il croit inclure les autres gens qui sont en train de tirer les

conséquences de leurs croyances, y compris leurs croyances dans les autres gens qui… Par notre interaction dans le monde nous acquérons des anticipations d'ordre supérieur variées qui peuvent nous servir de prémisses. Dans nos raisonnements subséquents nous sommes des monades sans fenêtres faisant de notre mieux pour nous réfléchir les uns les autres, réfléchir les uns les autres réfléchissant les uns les autres, et ainsi de suite.

Bien entendu je n'imagine pas que quiconque résoudra un problème de coordination en commençant par tirer de quelque part une anticipation d'ordre dix-sept puis en s'asseyant pour faire ses simulations.[10] D'abord nous avons rarement des anticipations d'ordre supérieur à, disons, quatre. Ensuite toute situation ordinaire qui pourrait justifier une anticipation d'ordre élevé justifierait aussi directement des anticipations d'ordre moins élevé, sans faire appel aux reproductions enchâssées.

De même, étant données les prémisses auxiliaires nécessaires, une anticipation d'ordre arbitrairement élevée à propos d'une action donne à l'agent *une* bonne raison de choisir une action. Cette raison peut être, et normalement sera, parmi les nombreuses raisons qui conjointement suffisent à justifier mon choix. Supposons que l'agent soit originellement justifié de quelque façon à avoir des anticipations de plusieurs ordres concernant ses actions et celles de ses partenaires. Et supposons que les prémisses auxiliaires soient disponibles. Alors chacune de ses anticipations lui donne indépendamment une raison d'agir d'une façon ou d'une autre. S'il a de la chance, toutes ces raisons indépendantes seront des raisons pour la même action.[11] Cette action est alors fortement justifiée, parce que de façon redondante ; il a davantage de raisons de la faire que n'en pourrait fournir l'une quelconque de ses anticipations originales par elle-même.

J'ai dit plus tôt que la coordination pouvait être rationnellement atteinte grâce à des anticipations mutuelles concordantes concernant l'action. Nous avons vu que ces anticipations pouvaient être dérivées d'anticipations du premier ordre et d'ordres supérieurs à propos de l'action, des préférences et de la rationalité. Alors généralisons : la coordination peut être réalisée rationnellement à l'aide d'un système d'anticipations mutuelles concordantes, du premier ordre et d'ordre supérieur, à propos des actions des agents, de leurs préférences et de leur rationalité.

Plus les ordres des anticipations qui contribuent à la décision d'un agent sont nombreux, plus les justifications qu'aura l'agent seront indépendantes ; et dans la mesure où il est conscient de ces justifications, plus son choix sera déterminé fermement. Les circonstances qui aideront à résoudre un problème de coordination, par conséquent, sont des circonstances dans lesquelles l'agent devient justifié à former des anticipations mutuelles appartenant à un système concordant. Et plus il y a d'ordres, mieux c'est.

En examinant la façon dont on résout les problèmes de coordination, j'ai différé la réponse qui vient en premier lieu à l'esprit : par un accord. Si les agents peuvent communiquer (sans coût excessif), ils peuvent s'assurer d'une compréhension commune de leur problème en le

---

[10] NdT : selon le contexte nous avons traduit *replication* tantôt par « reproduction » tantôt par « simulation ».

[11] Michael Scriven, dans « An Essential Unpredictibility in Human Bahavior", Scientific Psychology: Principles and Approaches, ed. B.B. Wolman (New York: Basic Books, 1965), a discuté la simulation mutuelle de raisonnement pratique entre des agents dans un jeu de conflit qui ne veulent pas se conformer aux anticipations de l'autre. Il y a une alternance cyclique : de mon anticipation d'ordre (n+4) que je me rendrai à Minsk à mon anticipation d'ordre (n+3) que vous vous rendrez à Pinsk à mon anticipation d'ordre (n+2) que je me rendrai à Pinsk à mon anticipation d'ordre (n+1) que vous vous rendrez à Minsk à mon anticipation d'ordre n que je me rendrai à Minsk… Scriven remarque que nous ne pouvons pas tous les deux agir à partir d'une simulation complète et correcte du raisonnement de l'autre. Il prend cela comme une preuve de l'imprédictibilité humaine. Mais cela prouve peut-être simplement que les agents ne peuvent pas tous les deux avoir assez de temps pour terminer leurs simulations, puisque que le temps dont chacun à besoin augmente avec le temps que l'autre utilise. Voir David Lewis et Jane Richardson, « Scriven on Human Unpredictability », *Philosophical Studies*, 17 (1966), pp. 69-74.

discutant. Ils peuvent choisir un équilibre de coordination – un équilibre arbitraire, ou un équilibre qui est particulièrement bon pour l'un d'entre eux ou pour tous, ou un équilibre qu'ils peuvent atteindre sans trop de confiance mutuelle. Et chacun peut assurer les autres qu'il fera sa part de l'équilibre choisi. La coordination au moyen d'un accord, bien entendu, n'est pas une alternative à la coordination au moyen d'anticipations mutuelles concordantes. C'est plutôt l'accord qui est l'un des moyens de produire ces anticipations. C'est un moyen particulièrement efficace puisqu'il produit de fortes anticipations concordantes de plusieurs ordres.

Supposons que vous et moi voulions nous rencontrer demain ; aujourd'hui il se trouve que nous nous rencontrons, et nous prenons rendez-vous. Chacun donne ainsi des preuves de son intérêt à se rendre où l'autre se rend et de son intention de se rendre en un certain lieu. En observant cette preuve, nous formons des anticipations de premier ordre concordantes à propos des préférences et de l'action de l'autre. En observant chacun l'observer, nous pouvons même former des anticipations concordantes de second ordre. En observant chacun observer chacun l'observer, nous pouvons même former des anticipations concordantes de troisième ordre. Et ainsi de suite ; pas indéfiniment, bien sûr, mais dans la limite de la quantité de raisonnements que nous fournissons et de celle que nous nous attribuons l'un à l'autre - peut-être un ou deux pas de plus. Le résultat est un système d'anticipations mutuelles concordantes de plusieurs ordres, qui conduit à la coordination grâce à la simulation.

L'accord des agents peut être un échange de promesses formelles ou tacites. Mais il n'est pas nécessaire qu'il le soit. Même un homme de parole peut rétracter sa promesse par un désaveu explicite, sinon autrement. Un échange de déclarations d'intention présente fera l'affaire, même si chacun conserve explicitement son droit de changer ses plans plus tard. Il n'est pas besoin que quiconque s'engage à agir contre son propre intérêt. Il sera plutôt dans l'intérêt de chacun de faire simplement ce qu'il a amené les autres à attendre de lui, puisque cette action sera la meilleure pour lui si les autres agissent selon leurs anticipations.

Si quelqu'un considère être tenu par une promesse, c'est une seconde incitation, indépendante de la première. Ses gains sont modifiés, puisqu'il fait peser le poids de la promesse rompue sur tous ses choix sauf un. En fait, il peut en promettant modifier ses gains à tel point que la situation n'est plus du tout un problème de coordination. Par exemple, l'action promise par l'agent peut devenir son choix dominant : il peut souhaiter tenir sa promesse quoiqu'il arrive, coordination ou pas coordination. Si une forte promesse de ce genre est faite publiquement, les autres sauront qu'ils doivent s'aligner sur l'auteur de la promesse, car ils savent ce qu'il fera. Promettre avec une telle force est une manière de se débarrasser des problèmes de coordination, pas une manière de les résoudre.

L'accord explicite est un moyen de coordination particulièrement bon et commun - tant et si bien que nous sommes tentés de parler de la coordination produite autrement comme d'un accord *tacite*. Mais l'accord (compris littéralement) n'est pas la seule source d'anticipations concordantes qui nous aide à résoudre nos problèmes de coordination. Nous choisissons de nous passer d'accord si nous nous trouvons déjà satisfaits du contenu et de la force de nos anticipations mutuelles. Nous nous en passons par nécessité si nous n'avons aucun moyen de communiquer, ou si nous ne pouvons communiquer qu'à un coût trop élevé relativement à l'amélioration de nos chances de nous coordonner (disons, si nous sommes des conspirateurs observés).

Schelling a mené des expériences sur les problèmes de coordination dans lesquels les agents ne peuvent pas communiquer. Ses sujets savent seulement qu'ils partagent une compréhension commune de leurs problèmes - par exemple, ils peuvent recevoir des instructions décrivant leurs problèmes et affirmant que chacun reçoit les mêmes instructions. Il apparaît que les sujets sophistiqués peuvent souvent dans un cadre expérimental se débrouiller très bien - bien mieux qu'ils ne le feraient avec la seule chance - pour résoudre de

nouveaux problèmes de coordination sans communiquer. Ils cherchent un équilibre de coordination qui est de quelque façon *saillant* : un équilibre qui se distingue des autres par son caractère unique sous un aspect évident. Il n'a pas besoin d'être *bon* de façon unique ; en fait, il peut être mauvais de façon unique. Il doit seulement être unique d'une façon que les sujets remarqueront, anticiperont que les autres le remarqueront, et ainsi de suite. Si des équilibres de coordination sont uniques de différentes façons évidentes, les sujets devront être semblables quant à l'importance relative qu'ils attachent aux différents aspects de la comparaison ; mais souvent ils sont suffisamment semblables pour résoudre le problème.

Comment peut-on expliquer la coordination par la saillance ? Les sujets peuvent tous tendre à choisir la saillance en dernier ressort, lorsque leur choix n'a pas de fondement plus solide. Ou ils peuvent anticiper les uns des autres qu'ils aient cette tendance, et agir en fonction ; ou ils peuvent anticiper les uns des autres qu'ils anticipent les uns des autres qu'ils ont cette tendance et agissent en fonction, et ~~à~~ agir en fonction ; et ainsi de suite. Ou – plus probablement – il peut y avoir un mélange de tout ceci. Leurs anticipations de premier ordre et d'ordre supérieur d'une tendance à choisir la saillance en dernier ressort serait un système d'anticipations concordantes capable de produire la coordination sur l'équilibre saillant.

Si leurs anticipations avaient produit la coordination, il n'importerait pas que quiconque eut vraiment choisi la saillance en dernier ressort. Car chacun aurait eu une bonne raison de faire son choix, donc son choix n'aurait pas été un dernier ressort.

Ainsi même dans un nouveau problème de coordination – ce qui est un cas extrême – les agents peuvent parfois réaliser les anticipations concordantes dont ils ont besoin sans communiquer. Un cas plus facile, et plus commun, est celui du problème de coordination *familier* sans communication. Dans ce cas la source des anticipations mutuelles des agents est le précédent : l'accointance avec des cas résolus par le passé de leur problème de coordination présent.

4. Convention

Commençons avec le cas le plus simple de coordination à partir d'un précédent et généralisons de différentes manières. De cette façon nous rencontrerons le phénomène que j'appelle *convention*, le sujet de ce livre.

Supposons que nous ayons fait face à un problème de coordination, et que nous ayons atteint un équilibre de coordination plutôt bon. Faisant face à nouveau exactement au même problème, peut-être chacun d'entre nous répétera-t-il ce qu'il a fait auparavant. Si tel est le cas, nous atteindrons la même solution. Si vous et moi nous sommes rencontrés hier - par chance par accord, par saillance ou peu importe comment - et qu'aujourd'hui nous devons nous rencontrer à nouveau nous pourrions tous les deux retourner au lieu de rencontre de la veille, chacun espérant y retrouver l'autre. Si nous étions coupés au téléphone et qu'il se faisait que vous rappeliez tandis que j'attends, alors si nous sommes de nouveau coupés au cours du même appel, j'attendrai de nouveau.

Nous pouvons expliquer la force du précédent exactement comme nous avons expliqué la force de la saillance : en effet, le précédent est simplement la source d'un genre important de saillance : un équilibre unique évident parce que nous l'avons atteint la dernière fois. Nous pouvons tendre à répéter l'action qui nous a réussi auparavant si nous n'avons pas de raison forte d'agir autrement. Que l'un d'entre nous ait réellement cette tendance ou non, nous pourrions chacun un peu anticiper que l'autre l'a, ou anticiper que chacun anticipe que l'autre l'a, et ainsi de suite - c'est-à-dire que nous pourrions avoir chacun des anticipations de premier ordre et d'ordre supérieur que les autres feront leur part de l'ancien équilibre de coordination, à moins qu'ils aient des raisons d'agir autrement. L'anticipation formée par chacun que les autres feront leur part, renforcée peut-être par reproduction en utilisant ses

anticipations d'ordre supérieur, lui donne une raison de faire sa propre part. Et si ses anticipations originales d'un ordre ou d'un autre étaient suffisamment fortes, il aura une raison décisive de faire sa part. Donc il la fera.
J'ai supposé que nous étions face à un problème de coordination, puis à nouveau face au même problème. Mais, bien sûr, il se pourrait que nous ne fassions jamais face deux fois exactement au même problème. Il doit y avoir au moins cette différence : la seconde fois, nous pouvons tirer parti de notre expérience de la première. Plus généralement, les deux problèmes différeront sous plusieurs aspects indépendants. Nous ne pouvons pas faire exactement ce que nous avons fait auparavant. Rien de ce que nous pourrions faire cette fois n'est exactement comme ce que nous avons fait auparavant - semblable sous tous ses aspects - parce que les situations ne sont pas exactement semblables.
Supposons alors, non pas que nous faisons face à nouveau au problème original, mais plutôt que nous faisons face un nouveau problème de coordination quelque peu analogue au problème original. Guidé par une analogie quelconque que nous remarquons, nous tendons à suivre le précédent en tentant un équilibre de coordination du nouveau problème qui correspond de façon unique à celui que nous avions atteint précédemment.
Il peut y avoir des analogies alternatives. Dans un tel cas, une ambiguïté est possible quant à ce en quoi consiste le fait de suivre un précédent et faire ce que nous avons fait auparavant. Supposons qu'hier je vous ai appelé au téléphone et que j'ai rappelé après que nous ayons été coupés. Aujourd'hui vous m'appelez et nous sommes coupés. Nous avons un précédent dans lequel j'ai appelé et un précédent - le même - dans lequel c'est celui qui a passé l'appel qui a rappelé. Mais cette fois c'est vous qui avez passé l'appel au départ. Quoi que je fasse cette fois, je fais quelque chose d'analogue à ce que nous avons fait auparavant. Notre précédent ambigu ne nous aide pas.
En fait, il y a toujours d'innombrables analogies alternatives. Si nous ne remarquions pas uniformément certaines analogies et n'en ignorions d'autres - celles que nous appelons « naturelles » et « artificielles », respectivement - les précédents seraient toujours complètement ambigus et inutiles. *Tous* les équilibres de coordination dans notre nouveau problème (toute autre combinaison, également) correspondent de façon unique à ce que nous avons fait auparavant sous *une certaine* analogie, partagent *une certaine* description distinctive avec cela seulement. Heureusement, la plupart des analogies sont artificielles. Nous les ignorons ; nous ne tendons pas à nous laisser guider par elle, ni n'anticipons les uns des autres que nous avons une telle tendance, ni n'anticipons les uns des autres que nous anticipons les uns des autres que nous avons une telle tendance, et ainsi de suite. Et par bonheur nous avons appris que nous allions tous pour la plupart remarquer les mêmes analogies. C'est pourquoi les précédents peuvent être sans ambiguïté en pratique, et le sont souvent. Si nous ne remarquons qu'une des analogies entre notre problème et le précédent, ou si l'une de celles que nous remarquons paraît bien plus évidente que les autres, ou même si plusieurs sont évidentes mais qu'elles se trouvent indiquer le même choix, alors les autres analogies n'ont pas d'importance. Nous n'avons pas de problème à moins que des analogies conflictuelles ne s'imposent à notre attention.
Plus sont nombreux les aspects sous lesquels le nouveau problème et le précédent sont similaires, plus il est probable que les différentes analogies se trouveront en accord, moins il y aura de place pour l'ambiguïté, et plus il sera facile de suivre un précédent. Un précédent dans lequel moi, qui ai originellement passé l'appel, rappelle, est ambiguë étant donné un nouveau problème dans lequel vous êtes celui qui passez l'appel - mais pas si dans le nouveau problème je suis à nouveau celui qui initie l'appel. C'est pourquoi j'ai commencé en prétendant que le nouveau problème était comme le précédent sous tous rapports.
La saillance en général est l'unicité d'un équilibre de coordination sous un aspect éminemment évident. La saillance due au précédent ne fait pas exception : c'est l'unicité d'un

équilibre de coordination en vertu de la prééminence évidente d'une analogie avec ce qui a réussi auparavant.

Jusqu'à présent j'ai supposé que les agents qui ont résolu le précédent sont ceux qui le suivent. Cette hypothèse garantissait que les agents qui faisaient face au second problème étaient familiers des circonstances et du résultat du premier, et anticipaient que l'autre le soit aussi, anticipaient que chacun anticipe qu'il le soit, et ainsi de suite. Mais ce n'est pas une voie infaillible et ce n'est pas la seule. Par exemple, si je vous avais raconté hier l'histoire de personnes qui se sont trouvées être séparées dans le métro et se sont retrouvées rue Charles, et qu'aujourd'hui nous nous trouvions séparés de la même façon, nous pourrions décider indépendamment de nous rendre et de nous attendre rue Charles. Il ne fait aucune différence que l'histoire que je vous ai racontée soit vraie, ou que vous ayez pensé qu'elle l'était, ou que j'aie pensé qu'elle était, ou même que j'aie affirmé qu'elle était. Un précédent fictif serait aussi efficace qu'un précédent réel pour nous suggérer une marche à suivre, et par conséquent une source aussi bonne d'anticipations mutuelles concordantes nous permettant de nous rencontrer. Stipulons donc simplement que d'une façon ou d'une autre dans le nouveau problème les agents sont accointés avec le précédent, anticipent chacun que l'autre soit accointé avec le précédent, et ainsi de suite.

Jusqu'à présent j'ai supposé que nous n'avions qu'un précédent à suivre. Mais nous pourrions en avoir plusieurs. Nous pourrions tous être accointés avec une classe de problèmes de coordination antérieurs, naturellement analogues entre eux et avec notre présent problème, dans lesquels des équilibres de coordination analogues ont été atteints. C'est-à-dire que les actions des agents ont été conformes à une régularité remarquable. Puisque notre problème présent est convenablement analogue au précédent, nous pouvons atteindre un équilibre de coordination en nous conformant tous à cette même régularité. Chacun d'entre nous veut s'y conformer si les autres le font ; il a une *préférence conditionnelle* pour la conformité. Si nous nous conformons, l'explication suit le modèle familier : nous tendons à suivre le précédent, n'ayant aucune raison particulière d'agir autrement ; nous anticipons que nous trouverons la même tendance en chacun ; nous anticipons que chacun l'anticipe ; et ainsi de suite. Nous avons nos anticipations concordantes de premier ordre et d'ordre supérieur, et elles nous permettent d'atteindre un équilibre de coordination.

Peu importe pourquoi la coordination a été atteinte par un équilibre analogue dans les cas antérieurs. Même si c'est arrivé par chance, nous pourrions tout de même suivre la précédente solution. Un déroulement probable des événements pourrait être celui-ci : le premier cas, ou les quelques premiers, ont servi de précédent pour le suivant, ceux-ci pour le suivant, et ainsi de suite. De façon similaire, de quelque manière que les précédents furent réalisés, en les suivant cette fois nous ajoutons ce cas au stock des précédents disponibles pour la suite.

Plusieurs précédents sont meilleurs qu'un seul, non seulement parce que nous apprenons par répétition mais aussi parce que les différences entre les précédents aident à résoudre l'ambiguïté. Même si notre situation présente comporte des analogies naturelles en conflit avec n'importe lequel des précédents, peut-être qu'une seule de ces analogies tient entre les précédents ; donc nous ne ferons attention qu'à celle-là. Supposons que nous connaissions de nombreux cas dans lesquels une coupure téléphonique a été restaurée, et que dans tous les cas c'est celui qui a passé l'appel qui a rappelé. Dans certains cas j'étais celui qui avait passé l'appel, dans d'autres c'était vous, dans d'autres encore ce n'était ni vous ni moi. À présent nous sommes coupés et je suis celui qui avait passé l'appel. Si vous rappeliez vous feriez quelque chose d'analogue sous une analogie à ce qui a réussi dans certains cas antérieurs. Mais on peut ignorer cette analogie, parce que vis-à-vis d'elle les précédents sont en désaccord.

Une fois que de nombreux précédents sont disponibles, sans ambiguïté ou désaccord substantiel, il n'est plus nécessaire que nous soyons tous accointés avec les mêmes précédents

exactement. Il suffit que chacun de nous soit accointé avec des précédents en accord, que chacun anticipe que tous les autres sont accointés avec des précédents qui sont en accord avec les siens, que chacun anticipe que tout le monde anticipe que tout le monde est accointé avec des précédents qui s'accordent avec les siens, etc. Il est facile de voir comment cela pourrait se produire : si quelqu'un a souvent rencontré des cas dans lesquels la coordination a été atteinte dans un certain problème en se conformant à une certaine régularité, et n'a que rarement ou jamais rencontré des cas contraires, il lui est permis d'anticiper que ses voisins ont à peu près la même expérience. Si j'ai traversé en voiture les Etats-Unis en long et en large et vu de nombreuses personnes rouler à droite sans jamais en voir aucune rouler à gauche, je peux raisonnablement inférer que presque tout le monde aux Etats-Unis roule à droite, et par conséquent que cet homme qui arrive vers moi a aussi vu la plupart des gens rouler à droite - même si lui et moi n'avons pas vu les *mêmes* personnes rouler à droite.

Il n'est pas nécessaire que notre accointance avec un précédent soit très détaillée. Il suffit de savoir que quelqu'un a appris à partir de nombreux cas dans lesquels la coordination a été atteinte dans un certain problème en se conformant à une certaine régularité. Il n'est pas besoin d'être capable de préciser le lieu et l'endroit, les agents impliqués, et autres détails ; il n'est pas besoin d'être capable de se rappeler chacun des cas. Je ne peux pas citer un par un les précédents dans lesquels des personnes roulaient à droite aux Etats-Unis ; je ne suis même pas sûr de pouvoir citer un seul cas ; néanmoins, je sais très bien que j'ai souvent vu des voitures rouler aux Etats-Unis, et presque toujours elles étaient sur la voie de droite. Et puisque je n'ai pas de raison de penser que j'aurais rencontré un échantillon anormal, j'en infère que les conducteurs aux Etats-Unis roulent presque toujours sur la droite ; donc tous les conducteurs que je rencontre aux Etats-Unis croient cela exactement comme moi, anticipent que je le crois, et ainsi de suite.

La coordination sur un précédent, dans sa plus simple expression, se résume à ceci : une coordination réalisée au moyen d'une familiarité partagée avec un unique cas passé de coordination réalisée dans un problème exactement semblable au problème présent. En omettant les restrictions inessentielles, nous sommes parvenus à ceci : une coordination réalisée au moyen d'une accointance partagée avec une régularité gouvernant la réalisation de la coordination dans une classe de cas passés qui sont entre eux et avec notre problème de coordination présent dans une analogie évidente. Notre accointance avec cette régularité vient de notre expérience avec certaines de ses instances, pas nécessairement les mêmes pour tout le monde.

Étant donné une régularité dans les cas passés, nous pouvons raisonnablement extrapoler vers le futur (proche). Car il nous est permis d'anticiper que lorsque des agents accointés avec la régularité passée sont confrontés à un problème de coordination analogue, ils réussiront à réaliser la coordination en suivant le précédent et en continuant à se conformer à la même régularité. Nous en venons à anticiper des actions conformes non seulement dans les cas passés mais également dans les cas futurs. Nous acquérons une croyance générale, sans limite de temps, que les membres d'une certaine population se conforment à une certaine régularité dans un certain genre de problème de coordination récurrent pour se coordonner.

Chaque nouvelle action conforme à la régularité ajoute à notre expérience de la conformité générale. Notre expérience de la conformité générale dans le passé nous conduit, par la force du précédent, à anticiper une conformité semblable dans le futur. Et notre anticipation de la conformité future est une raison de nous conformer, puisque se conformer si les autres le font c'est réaliser un équilibre de coordination et satisfaire ses propres préférences. Et ainsi en va-t-il - nous sommes ici parce que nous sommes ici parce que nous sommes ici parce que nous sommes ici. Une fois que le processus a commencé, nous avons un système métastable et auto-perpétuant de préférences, d'anticipations et d'actions capable de persister indéfiniment. Aussi longtemps que la conformité uniforme est un équilibre de coordination, de telle sorte

que chacun veuille se conformer à condition que les autres se conforment, les actions conformes produisent l'anticipation d'actions conformes et l'anticipation d'actions conformes produit l'action conforme.
C'est ce phénomène que j'appelle convention. Notre première définition, grossière, est celle-ci :

> Une régularité *R* dans le comportement des membres d'une population *P* lorsqu'ils sont les agents d'une situation récurrente *S* est une *convention* si et seulement si, dans chaque instance de *S* entre membres de *P,*
> (1) Chacun se conforme à *R* ;
> (2) Chacun anticipe que tous les autres se conforment à *R* ;
> (3) Chacun préfère se conformer à *R* à condition que les autres le fassent, puisque *S* est un problème de coordination et que se conformer uniformément à *R* est un équilibre de coordination propre de *S*.

5. Exemples de convention

Le chapitre 2 sera consacré à l'amélioration de cette définition. Mais avant que le concept ne soit caché sous ses raffinements, voyons comment il s'applique aux exemples. Considérons quelques conventions pour résoudre notre échantillon de problèmes de coordination.

(1) Si vous et moi devons nous rencontrer chaque semaine, au début nous fixerons peut-être un nouveau rendez-vous à chaque fois. Mais après que nous nous soyons rencontrés à la même heure et au même endroit pendant quelques semaines, l'un d'entre nous dira, « on se voit ici la semaine prochaine » à la fin du rendez-vous. Plus tard encore nous ne dirons plus rien (sauf si notre arrangement habituel n'est pas satisfaisant pour la semaine prochaine). Nous nous rendrons simplement tous les deux régulièrement en un certain lieu à une certaine heure chaque semaine, chacun s'y rendant pour rencontrer l'autre et confiant qu'il y sera. Cette régularité qui s'est graduellement développée dans notre comportement est une convention.
Dans ce cas la convention qui règle notre lieu de rendez-vous est en vigueur dans la plus petite des populations possibles : seulement deux personnes. Dans d'autres cas, des populations plus grandes - avec peut-être des appartenances changeantes - ont des points de rendez-vous conventionnels. Ce qui fait d'une fontaine à soda, d'un café, ou d'un bar un lieu branché c'est l'existence d'une convention dans certains cercles sociaux que c'est l'endroit où aller quand on veut socialiser. L'homme dans la chanson – « qui se tient dans un coin avec un dollar à la main / cherchant une femme qui cherche un homme » - se tient dans ce coin conformément à une convention parmi toutes les prostituées locales et leurs clients.

(2) Dans ma ville natale d'Oberlin, dans l'Ohio, les appels locaux étaient jusqu'à récemment tous coupés inopinément après trois minutes. Peu de temps après que cette pratique eut commencé, une convention apparut parmi les résidents d'Oberlin en vertu de laquelle en cas d'appel coupé c'est celui qui a passé l'appel qui rappelle tandis que l'autre attend. Les habitants se conformaient habituellement à cette régularité en anticipant que l'autre s'y conformerait également. De cette façon les appels étaient facilement restaurés, au bénéfice de tous les concernés. Les nouveaux habitants étaient mis au courant de cette convention ou l'apprenaient par l'expérience. Elle persista une décennie ou à peu près, jusqu'à ce que la coupure disparaisse.

D'autres régularités auraient pu être presque aussi bonnes. Il aurait pu se faire que ce soit celui qui était appelé qui rappelle, où le premier dans l'ordre alphabétique, ou même le plus âgé. Chacune de ces régularités aurait pu devenir une convention si un nombre suffisant d'entre nous avait commencé à s'y conformer. Cela aurait été un peu moins pratique que notre convention réelle ; si c'est celui qui a passé l'appel qui rappelle, il peut se souvenir encore du numéro et il doit savoir au moins où le trouver. Mais les inconvénients d'une autre convention n'auraient pas pesé lourd face au bénéfice de réussir un équilibre de coordination dans lequel l'un rappelle si et seulement si son interlocuteur ne rappelle pas.

Cet exemple illustre la possibilité que (en décrivant les actions d'une façon naturelle) une régularité conventionnelle puisse spécifier différentes actions dans différentes conditions. Dans ce cas elle spécifie ce que nous appellerions naturellement des actions différentes pour des agents engagés dans la situation *S* dans des *rôles* différents. Excepté pour les descriptions *ad hoc* telle que « l'action conforme à telle et telle régularité », il n'est pas nécessaire que les actions se conformant à une régularité conventionnelle partagent quelque~~s~~ description~~s~~ naturelle~~s~~ que ce soit. Par conséquent, lorsque nous parlons de la convention de faire l'action *A* dans la situation *S*, il faut comprendre que *A* peut tenir lieu de n'importe quelle description d'action artificiellement complexe.

(3) Si les rameurs dans le bateau de Hume parviennent d'une manière ou d'une autre à trouver un rythme fluide et à le maintenir pendant un moment, ils le « font par un accord ou une convention, quoiqu'ils n'aient jamais échangé de promesses ». Une régularité dans leur comportement - leur rame dans ce rythme particulier- persiste parce qu'ils anticipent sa persistance et qu'ils veulent que leurs rythmes de rame coïncident. « Ce sens commun de l'intérêt… connu de tous les deux… produit le comportement et la résolution qui convient » dans laquelle « les actions de chacun… se font en référence à celles de l'autre, et sont réalisées en supposant que quelque chose doit être réalisé de la part de l'autre. »

Cette convention est particulière. Elle est en vigueur dans une très petite population durant un temps très court - entre deux personnes le temps de quelques minutes- et la régularité est de celles qu'il est très difficile de décrire, quoique nous puissions facilement nous y tenir. Mais ces bizarreries ne contredisent pas son caractère conventionnel.

(4) Nous roulons sur la voie de droite sur les routes des Etats-Unis (ou sur la voie de gauche sur les routes britanniques, australiennes, suédoises avant 1967, dans certaines parties de l'Autriche avant certaines dates, et ailleurs) parce que nous ne voulons pas rouler sur la même voie que les conducteurs qui viennent vers nous, et nous anticipons qu'ils roulent sur la droite.

Il y a une complication : si nous ne roulons pas sur la droite, la police nous arrêtera et nous serons punis. Nous avons donc une incitation indépendante à rouler sur la voie de droite, et cette seconde incitation est indépendante de la façon dont les autres conduisent. Mais cela ne fait pas de différence significative. Si j'anticipais que les autres roulent sur la voie de gauche, j'y roulerais aussi, police ou pas police. Ma préférence pour rouler sur le même côté de la route que les autres contrebalance n'importe quelle incitation de la police à me faire rouler sur la voie de droite. Et il en est de même, j'en suis sûr, pour à peu près tout le monde. La police modifie les gains en faveur de la circulation sur la voie de droite ; mais il y a toujours deux équilibres de coordination différents. Les punitions sont superflues si elles s'accordent avec notre convention, pèsent moins lourd si elles vont à son encontre, ne sont décisives en aucun cas, et par conséquent ne rendent pas le fait de rouler sur la voie de droite moins

conventionnel. La même chose vaut pour d'autres considérations que l'on pourrait faire valoir à l'appui de l'un des équilibres de coordination plutôt que de l'autre : le fait que nos voitures soient des conduites à gauche, le fait que nous soyons droitiers pour la plupart d'entre nous, et ainsi de suite.

(5) Si quatre campeurs jugent souvent qu'ils perdent du temps en couvrant les mêmes zones à la recherche de bois pour le feu, il se peut qu'ils finissent par en avoir assez et se mettent d'accord une fois pour toute : Morgan cherchera vers le Nord, John vers l'Est, Owen vers le Sud et Griffith vers l'Ouest. A partir de ce jour chacun prendra son chemin sans discussion supplémentaire. Une régularité a été établie par un accord explicite. Au début elle persiste peut-être parce que chacun se sent tenu par sa promesse et ne tient aucun compte des avantages qu'il y aurait à la tenir ou à la rompre. Mais les années passent. Ils oublient qu'ils se sont mis d'accord. Morgan est remplacé par Thomas, qui n'a jamais entendu parler de cet accord et n'a jamais rien promis. Pourtant à chaque fois qu'ils ont besoin de bois pour faire du feu chacun vaque encore dans sa direction car il sait qu'il couvre une zone à lui. Tandis que la force de leur promesse originale s'estompe, la régularité de leur comportement devient une convention.

(6) Voulant nous rendre dans les soirées en étant habillés de la façon dont les autres seront habillés, nous portons le vêtement, quel qu'il soit, qu'il est conventionnel de porter dans cette occasion ; en choisissant nos vêtements nous agissons conformément à une convention de notre cercle social. Au moyen d'une régularité conventionnelle conditionnelle spécifiant le style de vêtements que l'on porte dans différentes circonstances, nous satisfaisons notre intérêt commun à être habillés de façon semblable.

Mais nous devons distinguer deux cas. Si chacun de nous veut s'habiller comme la majorité et veut que tous les autres s'habillent aussi comme la majorité, alors nous réalisons un équilibre de coordination lorsque nous sommes tous habillés de la même façon : notre régularité est une authentique convention. Supposons néanmoins que nombre d'entre nous soient des gens méchants qui veulent s'habiller comme la majorité mais qui veulent aussi voir une minorité habillée différemment pour la railler. Nous réalisons toujours un équilibre lorsque nous sommes tous vêtus de la même façon, mais ce n'est pas un équilibre de coordination : personne n'aurait souhaité lui-même être habillé différemment, mais les méchants auraient souhaité que quelques autres - disons leurs pires ennemis - se fussent habillés autrement. La régularité par laquelle nous réalisons cet équilibre n'est pas une convention authentique selon ma définition, parce que l'élément de conflit d'intérêts empêche qu'il soit un moyen d'atteindre un équilibre de *coordination*.

Il n'est peut-être pas évident que les régularités dans notre façon de nous vêtir ne doivent pas être appelées des conventions si de nombreuses personnes souhaitent qu'elles soient violées. Mais puisque notre analyse nous a montré que la présence d'un conflit substantiel rompt l'analogie entre ce cas et d'autres cas clair de convention, et crée une analogie importante entre ce cas et des cas clairement non conventionnels comme celui que l'on examinera au chapitre III.5, je pense que nous devons nous ranger à cette analyse même contre nos premières impressions. Si le lecteur n'est pas d'accord, je peux seulement lui rappeler que je n'ai pas entrepris d'analyser le concept de convention de n'importe qui mais le mien.

(7) Si nous sommes des oligopoleurs satisfaits et que nous voulons maintenir un prix uniforme mais fluctuant pour nos marchandises, nous n'oserons pas conclure un accord explicite sur les prix ; ce serait une entente illicite en vue d'entraver le commerce. Mais nous pouvons parvenir à une entente tacite – c'est-à-dire une

convention – par la façon dont nous réagissons aux prix des autres. Nous pourrions, par exemple, commencer par suivre un leader de prix : une entreprise qui prend l'initiative de changer les prix, en faisant attention de fixer un prix dans une plage qui est satisfaisante pour nous tous.

Dans cet exemple, il devient vraiment artificiel de diviser notre activité continue en une suite de problèmes de coordination analogues séparés, reliés par la force du précédent. (La difficulté réapparaîtra dans les exemples 9, 10 et 11 ; elle était déjà quelque peu présente dans les exemples 3 et 4). Nous pouvons en réalité fixer ou reconsidérer les prix n'importe quand. Combien de temps dure un problème de coordination ? Faisons comme si, c'est déjà une première idéalisation, nous fixions nos prix chaque matin et ne pouvions pas les modifier plus tard dans la journée. Alors chaque jour ouvré est un problème de coordination. Mais une journée est trop courte. Nos clients mettent plus d'une journée pour faire leurs courses ; ils comparent mon prix aujourd'hui avec les vôtres hier et ceux de quelqu'un d'autre demain. Nous laissons de côté la plus grande part de la coordination : la coordination de l'action de l'un un jour avec l'action de l'autre un jour proche. Si, d'un autre côté, nous prenons des plages de temps plus longues pour délimiter les problèmes de coordination, alors – contrairement à la définition – chacun a le temps de faire de nombreux choix différents au sein d'un même problème de coordination. Nous pourrions faire comme si chaque semaine chacun commençait par choisir un plan d'action qui spécifie quoi faire dans toutes les circonstances possibles de la semaine (une *stratégie* au sens de la théorie des jeux), et suivait ensuite son plan toute la semaine sans faire de nouveau choix. Alors une semaine de travail est un problème de coordination dans lequel chacun fait seulement son choix initial de plan d'actions. Mais ce traitement donne une mauvaise description de ce que nous faisons ; et il laisse encore de côté la coordination entre, disons, mes prix pour vendredi et les vôtres pour lundi prochain. Un meilleur remède, prévu pour le chapitre II.3, est plus profond. Nous pouvons oublier les problèmes de coordination individuels ; au lieu de dire que la conformité uniforme à une régularité *R* constitue un équilibre de coordination dans chaque occurrence d'une situation *S*, nous pouvons dire approximativement la même chose en termes de préférences conditionnelles pour la conformité à *R*.

(8) Si les chasseurs de Rousseau restent chasser le cerf à chaque fois, ils le font par convention. Chacun reste parce qu'il est confiant que les autres vont rester comme ils l'ont fait auparavant, et il mangera mieux en restant et en prenant sa part du cerf lorsque ce dernier sera attrapé.

Mais, de façon moins évidente, s'ils se séparent toujours les uns des autres pour attraper des lapins chacun de leur côté, c'est aussi une convention. Si la chasse aux cerfs échoue quand tous n'y prennent pas part, il n'y a aucune raison de s'y joindre à moins que tous les autres ne le fassent. Chacun préfère attraper des lapins si c'est ce que fait ne serait-ce qu'un autre, et *a fortiori* si c'est que font tous les autres. Ce n'est pas un bon équilibre de coordination lorsque chacun attrape son lapin. Mais c'est un équilibre de coordination néanmoins, dans la mesure où il est préférable d'attraper un lapin plutôt que de s'engager dans une chasse au cerf en solitaire vouée à l'échec. Donc la chasse au lapin est, par définition, une convention.

(9) Sous l'hypothèse que chacun d'entre nous veut l'usage exclusif d'une terre et qu'aucun ne juge jamais qu'il vaille la peine d'essayer d'accaparer celle d'un autre, toute division *de facto* de la terre est une convention. Chacun utilise une certaine parcelle et laisse le reste sachant que, puisque les autres vont utiliser tout le reste, c'est la seule façon pour lui de satisfaire ses besoins en évitant les problèmes. Une meilleure convention pourrait fournir un moyen commode de traiter les changements

dans la population des usagers de la terre. Il pourrait faire partie de la convention, par exemple, que lorsqu'un homme meurt, le garçon le plus âgé qui n'utilise pas encore de terre commence à utiliser la parcelle vacante.

Je n'ai pas qualifié ces parcelles de terre de *propriété.* Dans sa forme la plus simple – disons chez les anarchistes - l'institution de la propriété pourrait n'être rien de plus qu'une convention qui spécifie qui aura l'usage exclusif de quels biens. Il semble que ce soit la théorie de la propriété de Hume. Pour nous, l'institution de la propriété est plus compliquée ; nous l'avons intégrée à un système élaboré de lois et d'institutions. Nous ne disons pas qu'un squatter possède la terre qu'il exploite, quoi qu'il jouisse de son usage exclusif par une convention, puisque la loi permet à un autre plaignant d'appeler la police pour faire évacuer les squatters. Je ne *définirai* donc pas la propriété comme des biens réservés par convention à l'usage exclusif de quelqu'un.

(10) Un moyen d'échange - disons une pièce de monnaie du royaume - tient son statut spécial d'une convention en vigueur parmi les commerçants de l'accepter sans poser de question en retour de biens et de services. Certains moyens d'échange conventionnels sont meilleurs que d'autres : ceux qui sont encombrants ou périssables sont mauvais ; ceux qui conserveraient un usage si la convention s'effondrait sont bons - mais l'inconvénient qu'il y a à accepter un mauvais moyen d'échange est moindre que l'inconvénient qu'il y a à le refuser lorsque les autres l'acceptent, ou d'accepter ce qu'on ne peut ni utiliser ni dépenser. À nouveau, comme dans (4), il y a la complication des sanctions légales. Le refus d'accepter un moyen légal de paiement rend une dette légalement inexigible. Mais à nouveau, de telles sanctions sont superflues si elles s'accordent avec la convention, pèsent moins lourd si elles vont à son encontre, ne sont décisives en aucun cas, et par conséquent ne rendent pas notre régularité moins conventionnelle.

Je suppose que nous pouvons sans risque définir *un moyen d'échange* comme n'importe quel bien qui est conventionnellement accepté dans une population en échange de biens et de services. Cette définition soulève une question ennuyeuse : est-il correct de dire que nous avons une convention d'accepter nos moyens d'échange en échange de biens et de services ? Il est faux de dire que notre convention est d'accepter nos moyens d'échange en échange de biens ou de services. Car ce qui suit « que » n'énonce pas une convention parce que c'est vrai, par définition, de n'importe quelle population. D'un autre côté, il est vrai de dire *de* nos moyens d'échange que notre convention est de *les* accepter en échange de biens et de services. Ma question était ambiguë. On peut la lire de façon opaque ou transparente[12]. C'est comme la question de savoir si Hegel savait que le nombre des planètes est plus grand que sept. Il ne savait pas que le nombre de planètes est supérieur à sept. Mais il savait, *du* nombre de planètes - à savoir neuf - qu'*il* est plus grand que sept.

(11) L'usage commun que fait une population d'un certain langage – le gallois disons – est une convention. Dans certaines parties du pays de Galles les gallois utilisent le gallois ; chacun utilise le gallois parce qu'il anticipe que ses voisins fassent de même et pour communiquer il souhaite utiliser le langage, quel qu'il soit, qu'utilisent ses voisins.

Ne souhaite-t-il pas plutôt utiliser n'importe quel langage que ses voisins *comprennent* ? Oui ; mais, c'est un fait de la nature humaine, lui et ses voisins comprendront mieux le langage qu'ils utilisent. Donc ce qu'il faut dire c'est qu'il souhaite utiliser le langage qu'ils utilisent *parce que* c'est le langage qu'ils comprendront. Il s'ensuit qu'il s'agit d'un nouveau cas de coordination dans le temps :

[12] Voir W. V. Quine, « Quantificateurs et attitudes propositionnelles » *in* Quine, *Les voies du paradoxe*, op. cit.

il souhaite utiliser le langage qu'ils ont utilisé le plus sur une période de temps passé, une période suffisamment longue pour qu'ils aient pu devenir habiles dans son maniement.

Dire qu'il souhaite utiliser n'importe quel langage que ses voisins utilisent n'est pas dire que s'ils en changeaient soudainement, de quelque manière, il souhaiterait changer immédiatement. Il ne le souhaiterait pas, parce qu'il ne le pourrait pas ; il devrait pratiquer leur nouveau langage. De plus, il peut compter sur le fait qu'ils comprendront le gallois pendant un temps après qu'ils auront cessé de l'utiliser. Mais probablement souhaitera-t-il changer aussitôt qu'il pourra le faire facilement. Et si tout à coup il se faisait que ses voisins avaient utilisé leur nouveau langage depuis 20 ans – tandis que lui, disons, était endormi tel Rip Van Winkle – il essaierait de se conformer dans la plus grande urgence.

Je ne nie pas, bien sûr, qu'un homme puisse préférer un langage à un autre – disons, le langage de ses pères au langage de ses conquérants. Mais cela ne change rien. Des équilibres de coordination différents n'ont pas à être tous aussi bons – seulement suffisamment bons pour que chacun soit prêt à faire sa part si les autres le font. Peu nombreux sont ceux qui abandonneraient toute communication par piété envers la langue maternelle si les choses en arrivaient là.

Il est certain que toutes les caractéristiques d'un langage ne sont pas conventionnelles. Aucun langage humainement possible ne repose sur le sifflement d'ultrasons, ce n'est donc pas par convention que les Gallois ne le font pas. Nous ne savons pas encore exactement quelles caractéristiques d'un langage sont conventionnelles et lesquelles sont communes à tous les langages humainement possibles ; Noam Chomsky et son école ont soutenu que la dimension conventionnelle est moindre qu'on a pu le penser[13]. Mais pour autant que ne serait-ce que deux langages sont humainement possibles, ce doit être par convention qu'une population choisit d'utiliser l'un ou l'autre.

En disant que les Gallois utilisent le gallois par convention, je ne dis pas que c'est une convention que les Gallois utilisent le gallois. Ceci, ou quelque chose de similaire mais de plus compliqué, serait peut-être vrai par définition de « gallois ». Je dis plutôt *du* gallois que c'est une convention parmi les Gallois qu'*ils l'*utilisent. La différence est la même que celle survenue en (10) par l'ambiguïté entre lecture transparente et opaque.

Si l'usage du gallois est une convention, ce doit être une régularité dans le comportement. Ce n'est pas, bien sûr, une régularité qui détermine entièrement le comportement d'un Gallois. Il peut dire une variété de choses, ou rester silencieux, il peut répondre à des énoncés de différentes façons, et toujours se conformer à une régularité conventionnelle. Mais il n'y a là rien de spécial. Aucune convention ne détermine chaque détail du comportement. (La convention d'un lieu de rencontre, par exemple, ne spécifie pas si l'on se rend à pied ou à vélo au lieu de rendez-vous). Cette convention, comme n'importe quelle autre, limite le comportement sans supprimer tous les choix. Il y a davantage de choix, et le choix est plus important, dans ce cas que dans d'autres ; mais il n'y a pas entre eux de différence de genre.

Une convention est une régularité du comportement. Je ne veux pas dire que les utilisateurs du gallois se conforment à leur convention lorsque, et seulement lorsqu'on peut dire correctement d'eux qu'ils « utilisent le gallois ». Un homme qui ment en gallois utilise le gallois, cependant il viole sa convention ; un homme qui demeure silencieux durant une conversation peut se conformer à la convention quoiqu'il

[13] Noam Chomsky, « Recent Contributions to the Theory of Innate Ideas", *Synthese*, 17 (1967), pp. 2-11.

n’utilise pas le gallois. Le moment venu nous verrons comment on peut décrire la convention d’un langage ; je dirai seulement ici que c’est une régularité qui limite la production de, et la réponse à, des énoncés verbaux et des inscriptions. La compétence linguistique consiste en partie en une disposition à se conformer à cette limitation avec facilité ; et en partie dans l’anticipation que ses voisins seront disposés de même, avec la reconnaissance que leur conformité est la raison de la sienne. Sans doute un enfant ou un idiot peut-il s’y conformer sans raison ; dans ce cas, il n’est pas un membre de la convention et sa compétence linguistique est incomplète.